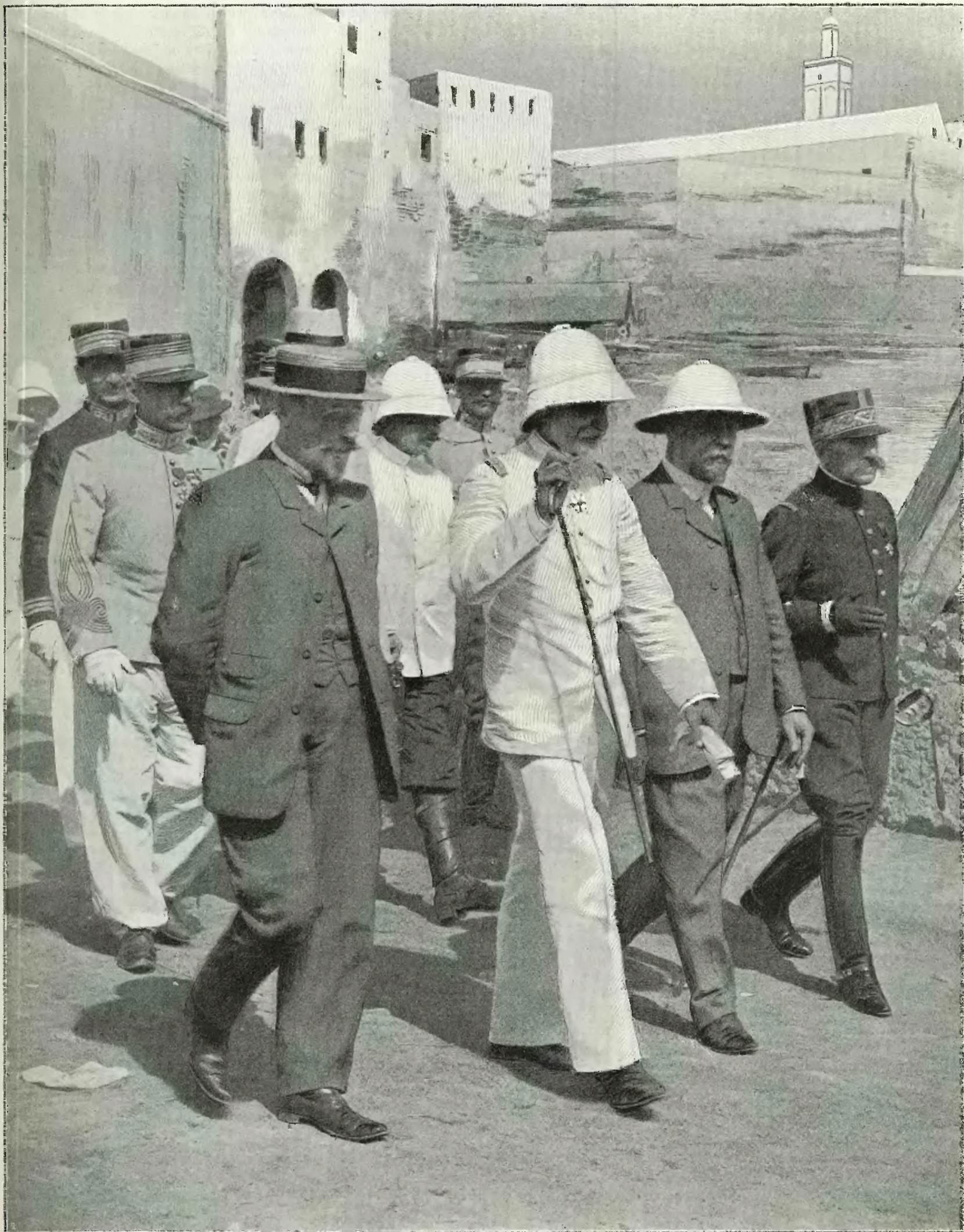


# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes

SAMEDI 28 SEPTEMBRE 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3370.



Le commandant Mangin.

M. Malpertuy, consul.

Amiral Philibert.

M. Regnault.

Général Drude.

**AU MAROC. — L'arrivée de M. Regnault à Casablanca.**

*Photographie Hubert Jacques (reproduction interdite). — Voir l'article, page 205.*

## COURRIER DE PARIS



Peut-être se souvient-on qu'il y a quinze jours, dans une conversation avec moi, le Grincheux s'était permis, sur l'Esperanto, deux ou trois mots amers que je n'avais pas cru devoir passer sous silence. Je n'en ai nul regret, puisque cela m'a valu de la part d'un lecteur, fervent esperantiste, une longue, intéressante et fort courtoise lettre.

Comme je ne me soucie pas — je pense déjà l'avoir dit — de prendre à mon compte toutes les opinions excessives du Grincheux, je m'empressai, après l'avoir lue, de lui faire tenir cette épître afin qu'il en tirât, si possible, son petit profit. Dès le lendemain, il était chez moi.

— Eh bien ? lui dis-je aussitôt, vous avez reçu votre paquet ? Franchement, vous ne l'aviez pas volé ? La lettre que je vous ai mise sous les yeux n'a pas pour auteur le premier venu. C'est un homme sérieux, qui ne tait point son nom, un ancien officier, ancien élève de Polytechnique. Il ne se paye pas, lui, de mots plaisants et de brocards. Avec beaucoup de formes et de politesse, il vous le fait nettement comprendre. Il s'explique mal que, sans aucune bonne raison, sans un seul argument valable, pour rien, pour l'unique plaisir de railler, vous preniez à partie, avec autant de malveillance et de vivacité, une langue dont vous semblez ignorer les premiers éléments. Sa lettre, on ne peut plus attachante et que je reste confus qu'il ait pris l'aimable peine de m'écrire, est un chef-d'œuvre d'exposition, de calme et de clarté, le plus sensé plaidoyer qu'il m'ait été donné d'entendre sur la question. Avez-vous quelque chose à répondre ? Et quoi ?

Placide m'avait écouté avec une tranquillité inquiétante, assis, les paupières contrites, les mains jointes, comme s'il approuvait un évêque. Il justifiait à cette minute son prénom serein.

— En effet, dit-il doucement, j'ai lu ce factum. Je l'ai lu plusieurs fois, pour m'en pénétrer jusqu'aux racines, et cette lecture me laisse dans un cruel embarras.

— Son auteur vous a-t-il donc presque convaincu ?

— Non, fit-il avec une mélancolique assurance.

— Au moins ébranlé ?

— Pas davantage.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

Il demeura muet, le front encombré, comme s'il avait peine à débrouiller tout ce qu'il aurait voulu dire.

Il se décida enfin. Mais que cela n'allait pas tout seul !

— Par où commencer ? Je ne suis point un esprit précis et mesuré, moi, un cerveau scientifique, un homme de méthode et de logique. Je suis un ignorant, le dernier des ânes. Je n'ai jamais eu de prix de quoi que ce soit. Plusieurs existences ne suffiraient pas à un homme remarquable, fût-il esperantiste, pour apprendre tout ce que je ne sais pas. J'ai donc, sans ironie, l'entière conscience de mon infériorité et cela me paralyse un peu quand il faut que je cause avec un monsieur fort, un monsieur qui sait, qui sait... ! qui a passé des quantités d'examens, dont la technique et le splendide vocabulaire m'impressionnent, un monsieur qui ne rit pas et qui, non seulement ne vit que pour la recherche de la vérité, mais prétend toujours l'avoir trouvée, et en être comme le gardien en chef. Tel est mon cas aujourd'hui vis-à-vis du redoutable adversaire que je me suis bien innocemment attiré.

Voyons donc sa lettre. Il dit d'abord « que je ridiculise et que je condamne sans merci l'esperanto ». Je ne puis avoir la joie de le croire !

Une science que trois boutades suffiraient à compromettre n'aurait vraiment pas grande solidité, et, si l'esperanto se juge menacé pour si peu, je le plains. Il faut que dès à présent il tolère le persiflage et s'acclimate à la dérision. Je ne l'ai pas non plus « condamné sans merci ». Je me suis bien gardé de dire : « Ça ne prendra pas ! » puisqu'au contraire je m'aperçois que « ça prend », tous les jours davantage, beaucoup trop, et que c'est justement cette tache d'huile qui m'effraie. Ma constatation même, si morose soit-elle, rend un indirect hommage à la vogue de cette langue qui s'efforce de devenir vivante. « Car c'est une langue, ajoute-t-on ; elle sera parlée ; elle sera écrite. » J'avais qualifié l'esperanto de langue universelle. Il paraît que je m'étais grossièrement trompé. Ce n'est pas une langue universelle. Sa définition exacte est : *langue internationale auxiliaire*. Je ne puis mieux faire, d'ailleurs, que de citer textuellement : « Elle est internationale : 1° par destination, 2° par structure. Elle est » auxiliaire : c'est-à-dire qu'elle ne vise pas » à se substituer aux langues nationales, à devenir universelle, mais à mettre à la disposition des hommes un ensemble de moyens qui » leur permettront de se faire comprendre l'un » de l'autre, soit par la parole, soit par l'écriture. » Il nous paraît impossible et criminel de penser » à détruire les idiomes nationaux qui, chacun, » donnent à une même forme de la pensée une » expression verbale différente de l'un à l'autre, » souvent intraduisible littéralement de l'un » dans l'autre parce que cette expression est un » véritable idiotisme, c'est-à-dire une production » spéciale à cet organisme qui constitue une nation. Mais il nous paraît possible de représenter » toutes les formes de la pensée en les dépouillant » de ce vêtement particulier à chaque langue, » qui néanmoins apparaîtra tout de suite à l'espri » rit d'un national quelconque lorsque l'esperanto les lui traduira dans leurs caractères logiques, caractéristiques. »

L'aimable et zélé correspondant m'expliqua ensuite le mécanisme grammatical de l'esperanto, me promène avec beaucoup de bonne grâce dans le jardin des préfixes et des suffixes, me révèle les beautés de la syntaxe « qui est toute dans ces » mots : précision et clarté, deux choses qu'on obtient grâce à l'admirable propriété dont jouit l'esperanto de permettre de placer les mots » d'une phrase dans un ordre presque quelconque, » sans nuire à la clarté. »

Il termine enfin par cette déclaration, véritable coup de massue pour mon amour-propre : « L'esperanto, toutefois, et il ne faut pas se le dissimuler, ne peut être bien appris et bien manié que par un homme doué d'un jugement très droit, de l'esprit géométrique. Pour cette raison, il a une valeur éducative du jugement et de la raison, à mon sens, bien plus grande que l'étude de la géométrie même. L'estime dans laquelle tient l'esperanto un homme (qui l'a étudié), la correction avec laquelle il l'écrit ou le parle, constituent pour moi un critérium de son intelligence et de la rigueur de son esprit dans le raisonnement. Je vous assure que la traduction d'un texte national en esperanto constitue une gymnastique intellectuelle autrement féconde que celle du même texte dans une quelconque des langues de votre enseignement classique, et je vous certifie qu'une traduction en esperanto d'un texte national quelconque par un national vous en dit long sur la valeur intellectuelle du traducteur. »

En somme, si je suis encore capable, après cet énergique renforcement, de comprendre ce qu'en français parler veut dire, l'esperanto devient une manière de pierre de touche des grands cerveaux.

A qui n'a pas l'esprit géométrique et le jugement très droit, il est presque interdit. Qu'est-ce alors que le pauvre jugement de ceux qui ont le malheur de résister et de n'être point fanatiques ? Le critérium d'une intelligence est constitué par le degré d'estime dans lequel on tient l'esperanto, par la correction avec laquelle on l'écrit ou on le parle. Allons ! C'est bon à savoir. A quand, dans les classes, les thèmes en esperanto d'une gymnastique intellectuelle autrement féconde que la traduction du même texte dans n'importe quelle langue de notre enseignement ? Aurons-nous l'esperanto obligatoire dans le programme scolaire ? Va-t-il se fonder, comme on l'a dit, un théâtre où les pièces jouées le seront en esperanto ? A quand l'encyclopédie en esperanto ? Qui serait mieux qualifié que le pape pour le parler ? C'est bien le diable s'il n'a pas, lui, le jugement droit ? Cela ne changerait pas l'esperanto de devenir une langue religieuse puisque déjà, dès l'origine, elle est presque une religion, et que sourire d'elle paraît sacrilège.

Au fond, votre aimable adepte et moi nous ne pouvons guère nous entendre, parce qu'il y a entre nous (tout à mon désavantage), sinon un mystérieux et naturel antagonisme, du moins de trop grandes différences. Il est savant, il a l'esprit géométrique. Je ne suis, moi, qu'un peu artiste et un peu lettré ; je tourne dans un tout petit cercle. A quoi se réduit, en effet, la querelle ? Je me suis écrié en parlant de l'esperanto : « C'est laid, c'est affreux ! » Ce fut mon seul attentat. Telle a été chez moi la première et irrésistible impression, sans raisonner (je ne sais pas). En un éclair, je me suis représenté les hommes s'exprimant autour de moi, même accidentellement, dans ce nouvel idiome, Chateaubriand et Victor Hugo traduits, avec les mots d'une phrase célèbre du premier ou ceux d'un vers immortel du second, placés dans n'importe quel ordre sans nuire à la clarté de leur pensée. En imagination, j'ai entendu la dame intellectuelle et fervente réciter dès sa troisième leçon la prière sur l'Acropole en esperanto et ça ne m'a pas fait plaisir. J'ai trouvé que c'était de la mauvaise musique. J'ai regretté le bon temps où les colonels en retraite « mettaient » Horace en vers français. Il se peut que j'aie tort au point de vue utilitaire, que l'esperanto soit la trouvaille extraordinairement ingénieuse d'un homme de génie et constitue un admirable instrument commercial, et je reconnais que c'est déjà un fameux résultat... mais au point de vue de l'art et de la beauté, le seul qui m'absorbe, moi chétif, dont le jugement est tortu et l'esprit point géométrique, je sens tout de même que j'ai aussi un peu bien raison. L'esperanto me ménage-t-il quelques surprises et délices d'esthétique ? Pourra-t-on penser mieux en esperanto ? rendre plus magnifiquement ? donner à de plus hautes et plus nobles idées une plus harmonieuse et plus splendide parure ? Jaillira-t-il de là un plus parfait prosateur, un poète plus inspiré ? Ah ! si cela pouvait être vrai ? comme tout de suite je m'y attellerais !

Enfin, je voudrais ajouter qu'en dehors de cet instinct physique du beau, il y a aussi un instinct supérieur et moral qui ne m'avertit pas favorablement quand on prononce devant moi le mot d'esperanto. Plus on me répétera que c'est une langue internationale, plus je me reculeraï avec méfiance. Je n'aime pas le mot et encore moins la chose. Que voulez-vous ? Je trouve que c'est déjà trop qu'on chante l'Internationale pour souhaiter qu'on la parle. Trop d'internationalisme dans notre affaire depuis plusieurs années. Trop de citoyens de l'univers ! Si pures et probes que soient au départ les intentions, il est bien rare qu'à l'arrivée elles n'aient pas changé de visage et retourné leur veste. Je ne doute certes

pas de votre honnêteté patriotique, mon commandant, mais rappelez-vous ce que je vous dis. L'esperanto, je le crains, ne profitera surtout qu'à la propagation des théories et des systèmes dont souffre le plus l'idée de patrie. Ce sera toujours un dissolvant de nationalisme en donnant à ce mot, en dehors de toute couleur politique éphémère, son large et vrai sens. Si jamais, en un avenir lointain, ou plutôt prochain, il se tient dans des Stuttgarts des congrès monstres où se discuteront, à tort et à travers, le désarmement général, la suppression des frontières et des drapeaux, du paupérisme et du capital et toute la boutique, sûrement c'est en *esperanto* que ça se passera. Enfin non, même si je le parlais comme un ange, il me semblerait que je pense moins en français.

Le Grincheux s'arrêta. Je songeais avec tristesse qu'il était resté « de son village », qu'il y avait tout un ordre de choses auxquelles irrémédiablement il demeurerait fermé.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

AU MAROC

L'ENSEMBLE DE NOS FORCES NAVALES

Notre marine apporte, on le sait, son indispensable concours à l'action militaire de la France au Maroc, et la liste seule des navires de diverses catégories mobilisés pour cette campagne atteste suffisamment l'importance numérique de la contribution de notre flotte. Ce sont 6 croiseurs cuirassés : *Gloire* (vaisseau amiral), *Amiral-Aube*, *Gueydon*, *Condé*, *Jeanne-d'Arc*, *Desaix* ; 4 croiseurs protégés : *Cassini*, *Galilée*, *Du-Chayla*, *Forbin* ; 3 contre-torpilleurs : *Bombarde*, *Dard*, *Baliste* ; 4 transports :



Le capitaine Massenet, blessé à Casablanca, en convalescence à Oran. — Phot. Pimenta.

*Nive*, *Mytho*, *Vinh-Long*, *Shamrock* ; soit un total de 17 unités. C'est un chiffre respectable. Tandis que les transports se déplacent constamment pour leurs multiples services, les unités de combat sont réparties le long de la côte marocaine, la *Gloire*, et l'*Amiral-Aube* gardant Casablanca et appuyant de leur artillerie les opérations de nos troupes autour de la ville, le reste des navires surveillant

les autres ports : Mogador, Mazagan, Rabat, Tanger. Les dépêches quotidiennes du commandant en chef indiquent la position de ces bâtiments. Si, au lieu d'être ainsi dispersés, ils se trouvaient concentrés sur un même point, on se rendrait mieux compte de l'importance de la force navale détachée au Maroc sous le commandement du contre-amiral Philibert. C'est l'hypothèse de cette concentration qui a fourni le sujet du croquis reproduit ici.

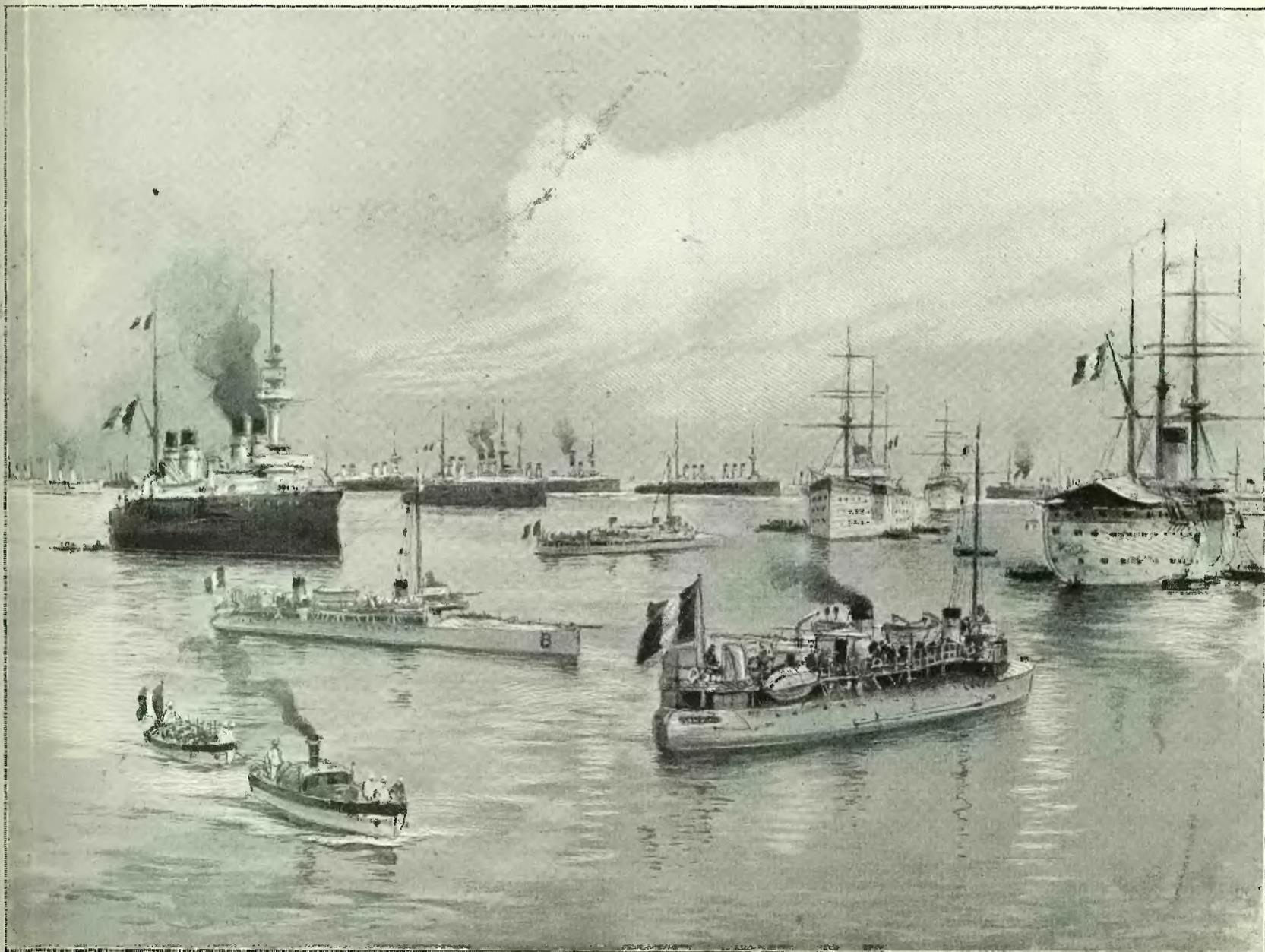
Il montre une escadre d'un aspect imposant, 95.000 tonnes de navires, montés par 6.000 hommes, armés de 130 grosses pièces de canon et de 290 pièces légères ; une force puissante capable d'assurer le respect du pavillon de la France sur toutes les côtes du Maroc et de donner confiance aux Européens que nous avons mission de protéger.

LE CAPITAINE MASSENET

Nous avons déjà signalé la belle conduite du capitaine d'artillerie Massenet, blessé dans l'engagement du 1<sup>er</sup> septembre en avant de Casablanca. Adjoint au commandant Thouveny, chef de la colonne envoyée en reconnaissance, il se tenait auprès d'une de ses pièces et allait donner l'ordre de tirer, lorsqu'il fut atteint à l'omoplate d'une balle qui ressortit à la partie antérieure de l'épaule ; malgré la douleur et une abondante hémorragie, le vaillant officier tint bon à son poste, jusqu'à ce qu'il tombât en syncope. Après une semaine passée à l'ambulance, où son état s'améliorait sensiblement, il s'embarquait avec un convoi de quatre-vingts malades ou blessés, à bord du transport *Vinh-Long*, à destination d'Oran. Il y débarquait le 10 septembre, et c'est là que s'achève sa guérison.

Le capitaine Massenet, promu à ce grade depuis 1894, appartient au 13<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 18<sup>e</sup> batterie d'Afrique de la division de Constantine. Son troisième galon est, on le voit, déjà ancien, et la croix de chevalier de la Légion d'honneur attachée sur sa tunique, du côté de son bras en écharpe, n'est pas, il convient de le remarquer, la récompense de son acte de bravoure le plus récent.

Croiseurs protégés : Cassini, Galilée, Du-Chayla. Croiseurs cuirassés : Gloire, Amiral-Aube, Gueydon, Condé, Jeanne-d'Arc. Croiseur protégé : Forbin. Transports : Nive, Vinh-Long. Croiseur cuirassé : Desaix. Transport : Mytho.

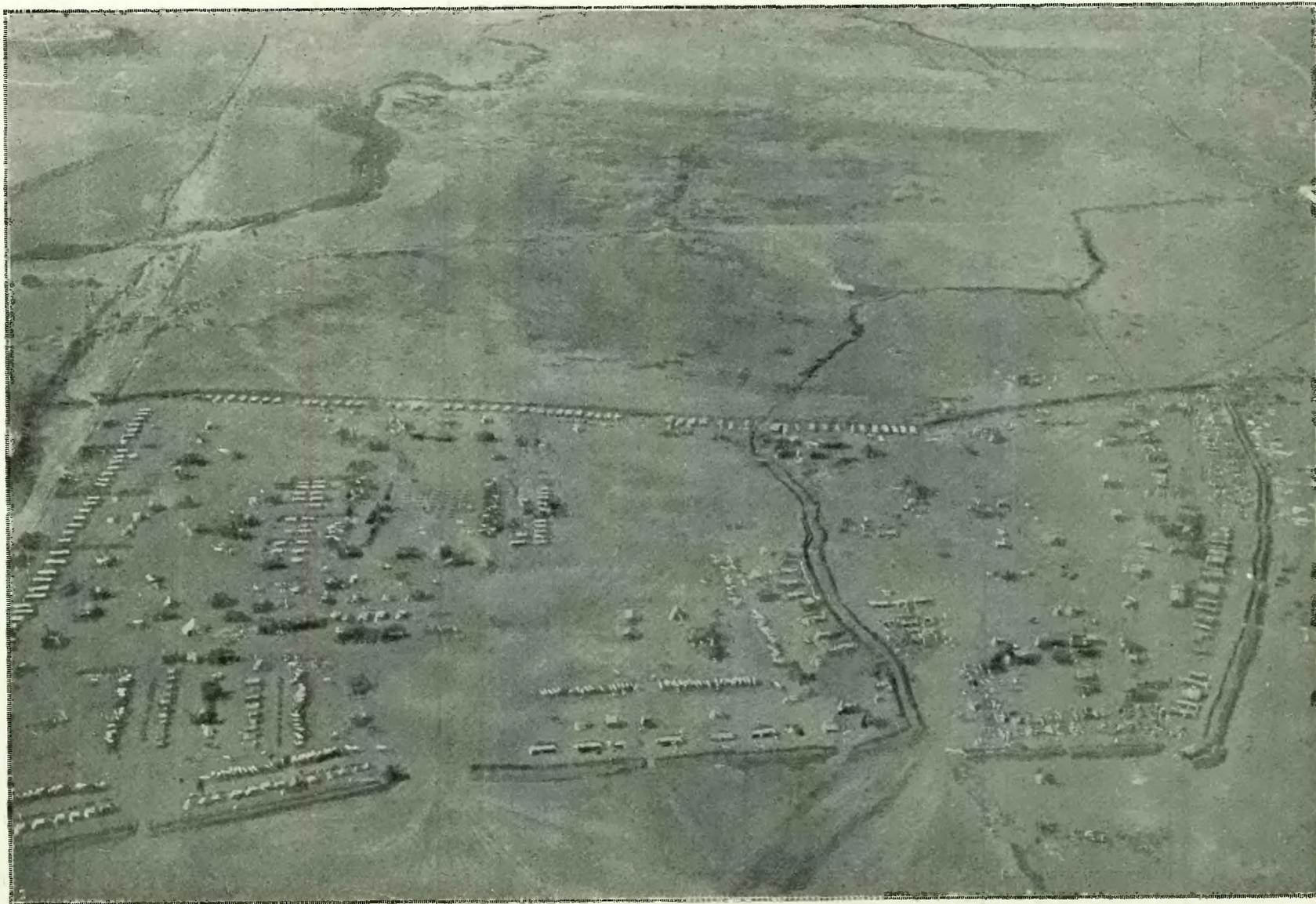


Contre-torpilleurs : Bombarde, Dard, Baliste. Transport Shamrock.

Notre escadre navale dans les eaux marocaines. — Croquis de M. J. Desrez, groupant les 17 unités réparties dans les divers ports.

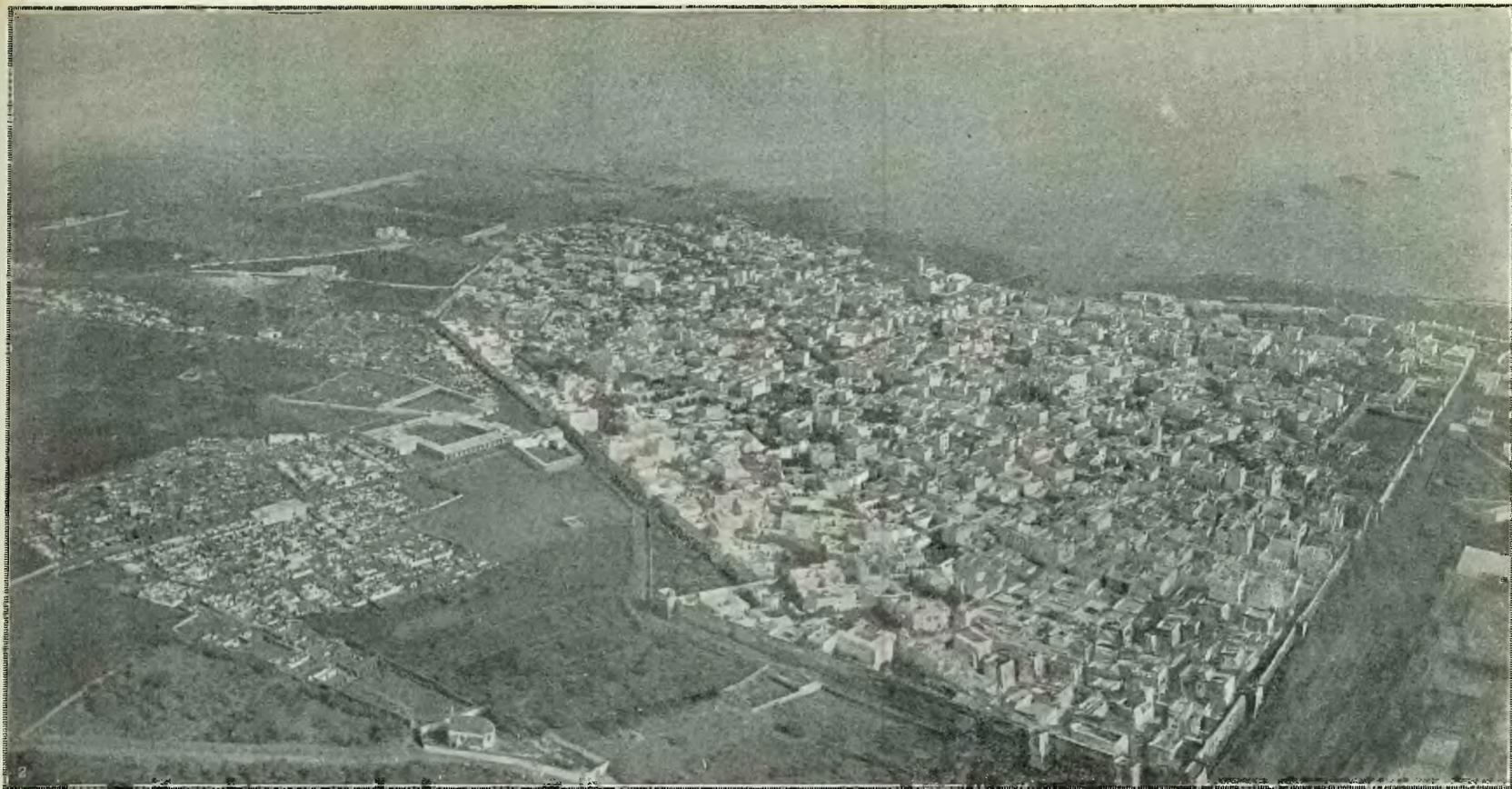


Le terrain des opérations militaires vers le camp de Taddert.  
 Le groupe de points blancs, au centre du cliché, représente les bâtiments de la ferme Alvarez. — Le camp de Taddert est approximativement situé, dans la même direction, sur la ligne d'horizon.  
 (Cette photographie continue, vers l'horizon sud, la vue ci-dessous.)



Vue d'ensemble du camp français.

**L'EXPLORATION DES ALENTOURS DE CASABLANCA A L'AIDE DU BALLON MILITAIRE**  
 Clichés pris par le lieutenant Bienvenue, à bord du ballon Dar-el-Beida, avec l'appareil photographique du correspondant de L'Illustration.



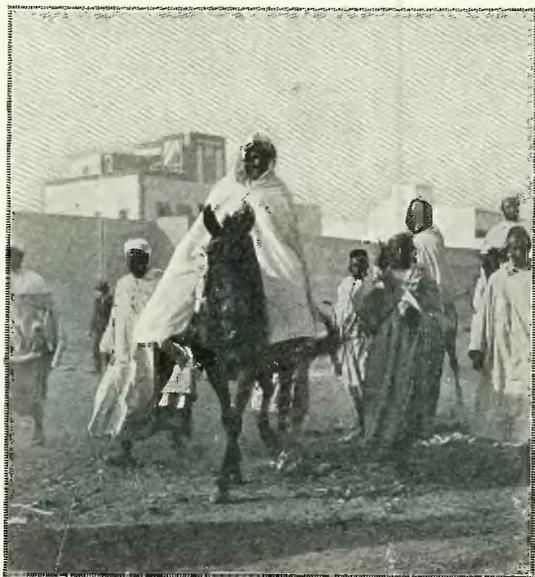
La ville et la rade de Casablanca, à vol d'oiseau.

Cliché pris par le lieutenant Bienvenus, à bord du ballon Dar-el-Beida, avec l'appareil photographique du correspondant de L'Illustration.

## A CASABLANCA

Notre ministre à Tanger est allé passer quelques jours à Casablanca. Le 15 septembre, il débarquait du *Forbin*, accompagné de l'amiral Philibert et de M. Malpertuy, consul de France, qui s'était porté à sa rencontre. Le général Drude le reçut entouré de son état-major. En lui tendant la main, M. Regnault le félicita de la besogne accomplie ; il se rendit sans aucun appareil au consulat, où il conféra avec le consul, le général et l'amiral, puis se fit présenter Hadj-Driz, chérif de Casablanca ; il eut également un entretien avec le consul d'Espagne et le commandant Santa-Ollala, chef du détachement espagnol. Dans l'après-midi, après un déjeuner offert en son honneur à bord de la *Gloire*, il visita le camp. Pendant son séjour qu'il prolongea jusqu'au 20, le ministre visita l'hôpital et les ambulances ; il s'enquit minutieusement de tous les renseignements relatifs tant à la situation militaire qu'aux intérêts de la colonie française et des colonies étrangères.

Le 14, Moulaï-el-Amin, gouverneur de Casablanca, grand-oncle du sultan actuel, avait fait visite au général Drude. Le vieillard à la mine affable, monté sur une mule, se présenta escorté de son khalifa, de deux amins et de ses esclaves. Le général le reçut à l'entrée de sa tente, tendue d'un drapeau tricolore et d'un tapis de Rabat ; notre consul et des officiers assistaient à cette entrevue très cordiale qui dura une demi-heure environ. Après s'être proclamé le fidèle et l'humble serviteur de la France, le vénérable gouverneur témoigna sa vive satisfaction de l'intervention de l'armée française. Le général ré-



A CASABLANCA. — Le caïd Moulaï-el-Amin, allant saluer le général Drude, au lendemain de la prise de Taddert.

pondit qu'il n'était là que pour rétablir la paix et qu'il espérait bien y réussir prochainement.

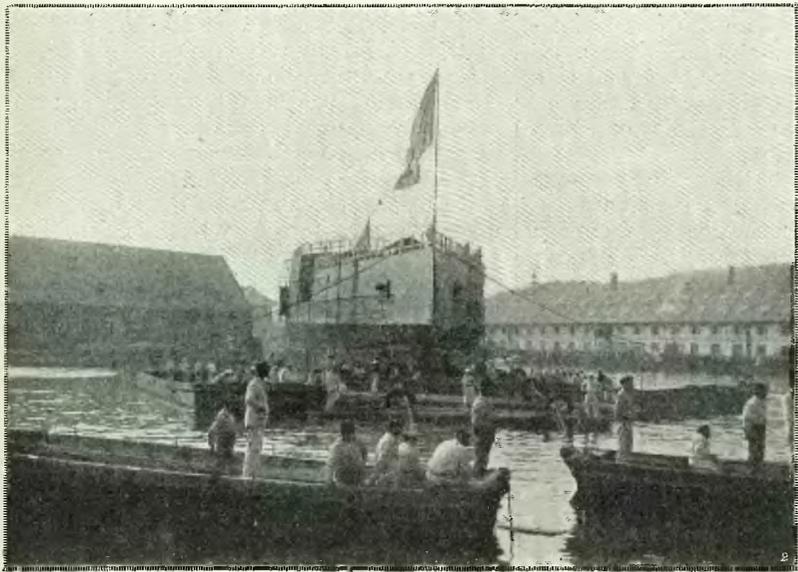
Cet espoir semble être près de se réaliser, si toutes les tribus se décident à suivre l'exemple de celles qui ont offert leur soumission à la suite de l'engagement du 21 septembre et de l'enlèvement du camp de Sidi-Brahim, dont nos aéroliers militaires avaient reconnu exactement la position.

## LANCEMENTS DE NAVIRES

Deux navires viennent d'être lancés, l'un appartenant à la marine de guerre, l'autre à la marine marchande.

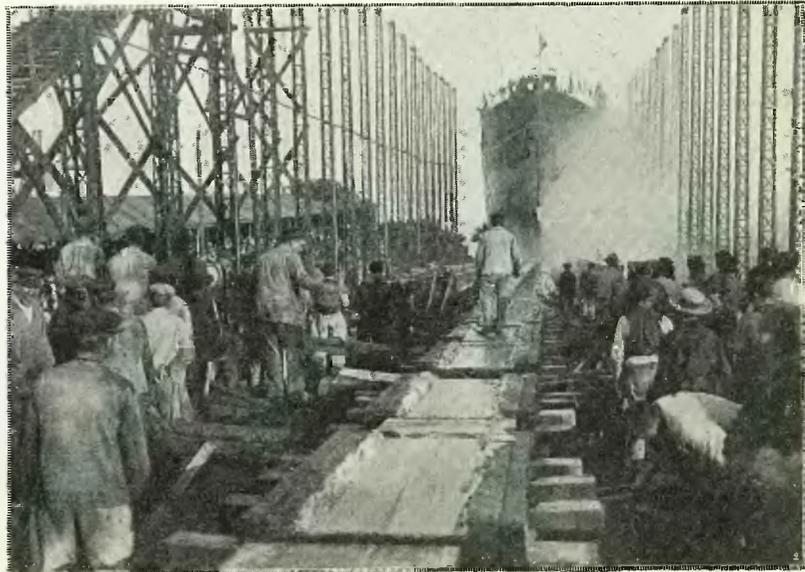
Le premier est l'*Edgar-Quinet*, croiseur cuirassé, mis en chantier en août 1904 et dont la construction a coûté un peu plus de 32 millions et demi. Ses caractéristiques sont les suivantes : 157 mètres de longueur, déplacement de 14.000 tonneaux ; machines d'une puissance de 36.000 chevaux, actionnant trois hélices ; vitesse de 23 nœuds. Protégé de bout en bout par une ceinture cuirassée, armé de quatorze canons de 194 millimètres, de vingt-six canons à tir rapide, il comportera un effectif de 30 officiers et de 708 hommes d'équipage. Son lancement s'est effectué à Brest, le 21 septembre, dans de bonnes conditions, suivant le cérémonial d'usage, troublé un instant par les clameurs hostiles de quelques ouvriers de l'arsenal.

Le lancement du paquebot *Charles-Roux*, qui porte le nom du président actuel du Conseil d'administration de la Compagnie Transatlantique, coïncidait, le 23 septembre, avec l'inauguration du nouveau port de Saint-Nazaire, célébrée en présence des ministres de la Marine, des Travaux publics et de l'Instruction publique. L'opération a été moins heureuse, et il a fallu la reprendre, le glissement du navire sur son ber s'étant arrêté à mi-chemin. Le *Charles-Roux*, appelé à faire le service entre Marseille et Alger, est le premier paquebot français à turbines. La partie réservée aux passagers est remarquable par le luxe et le confort de ses aménagements.



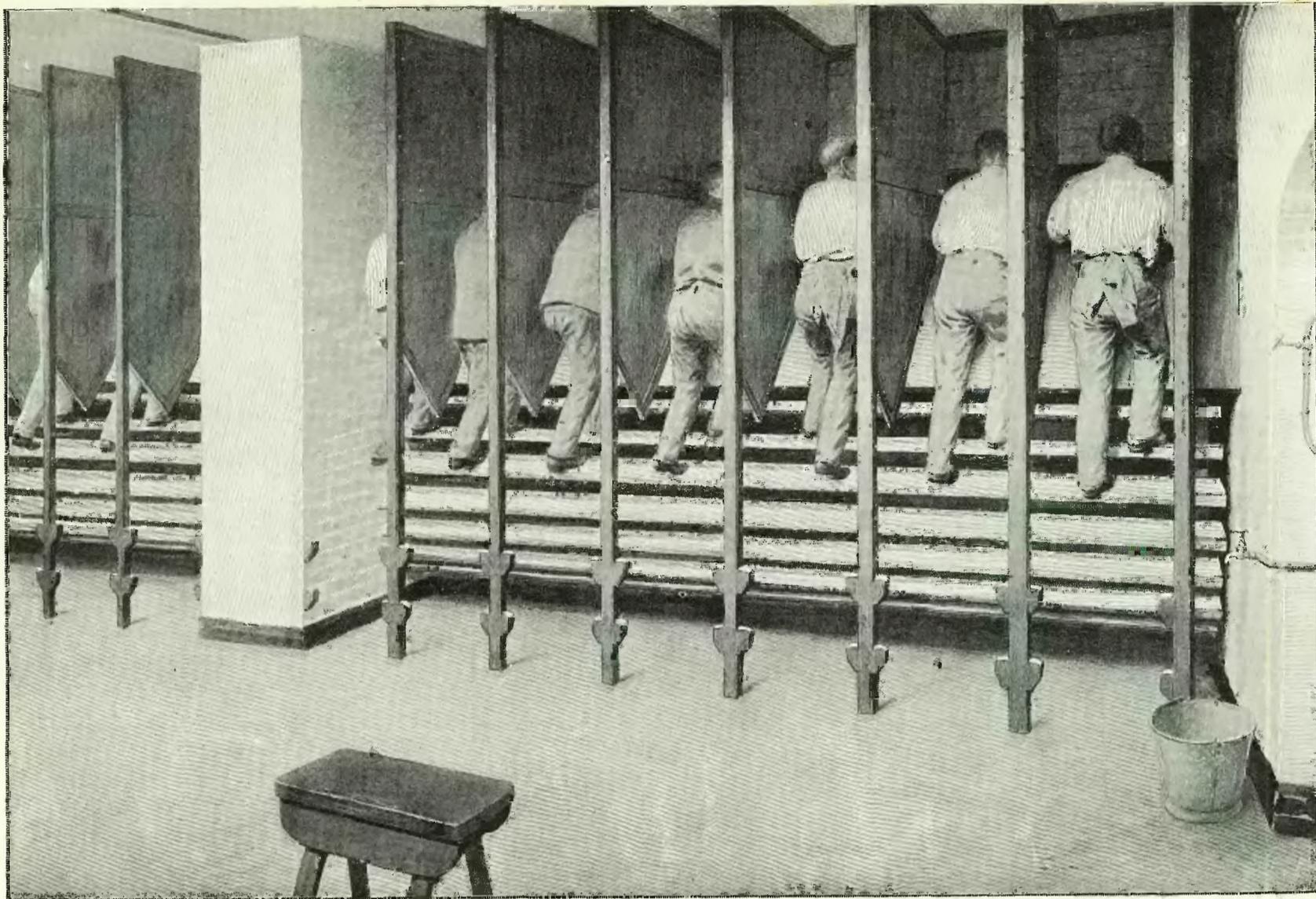
A BREST. — Le croiseur cuirassé *Edgar-Quinet*, vu par l'arrière, après son lancement.

Phot. Freund.



A SAINT-NAZAIRE. — Le lancement interrompu du paquebot *Charles-Roux*.

Phot. G. Babin.



Les rigueurs du « hard-labour » en Angleterre : le « tread-wheel », une peine que les « apaches » redouteraient peut-être.

## LE HARD-LABOUR

Il est fort question, depuis quelque temps, de la suppression en France de la peine de mort, déjà abolie en fait, sinon légalement — un des derniers recours en grâce signés par le président de la République vient de le prouver d'une façon retentissante et décisive — et l'on s'en émeut d'autant plus que la mise en pratique anticipée de cette réforme très discutée coïncide avec une augmentation inquiétante de la criminalité. Il faut bien le constater d'après la lecture quotidienne des faits divers, les cambriolages, les vols à main armée, les assassinats, se multiplient ; les campagnes manquent de sécurité ; les apaches, terreur des villes, font de plus en plus parler de leurs exploits, apaches de Paris, de Marseille, — et d'ailleurs.

Est-ce le moment d'atténuer les rigueurs de notre code pénal ? Après l'abolition de la peine capitale, il restera, il est vrai, les travaux forcés ; mais le bagne moderne, encore que l'on en exagère probablement les douceurs, n'est pas sans séductions pour certains malfaiteurs. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de se demander si le régime actuel de nos établissements pénitentiaires répond aux nécessités du présent et de l'avenir. En pareille matière, il est parfois utile de s'informer de ce qui se passe chez les voisins, et c'est ainsi, par exemple, que les prisons d'Angleterre sollicitent notre attention. On sait trop peu, en France, combien elles diffèrent des nôtres. Tout est combiné, outre-Manche, pour que l'emprisonnement ait une utilité et une portée pratiques et serve l'individu sans nuire à la société, grâce à une intelligente organisation du travail. Le travail est le grand moyen d'économie et de morale du système pénitentiaire anglais. Il repose sur les bases suivantes : 1° point d'entrepreneurs ou d'exploiteurs du labeur des détenus, mais régie directe par l'État ; 2° travaux faits exclusivement pour les grandes administrations publiques, et nul versement des produits industriels dans le commerce — partant, point de concurrence aux ouvriers libres ; 3° exécution rapide, économique et parfaite de travaux publics gigantesques sur tous les points du territoire (digues de Portland, bassins de Portsmouth, etc., etc.) ; 4° défrichement et utilisation des terres incultes ; 5° instruction pratique des prisonniers, tous mis en

état de rentrer dans la société et d'y gagner leur vie par l'exercice d'un métier lucratif et honnête.

Le convict arrive à Portland ou à Wormwood Scrubs, l'une ou l'autre des plus importantes maisons de détention anglaises (1.200 détenus environ). Condamné à la « servitude pénale », il est placé dans la *startclass*, catégorie des néophytes [du crime, s'il n'a pas encouru de condamnation précédemment. On l'habilte : un bonnet, une veste, un pantalon, une paire de souliers, une chemise, deux caleçons, une paire de chaussettes. Le voilà monté. On le meuble : un lit en planches, deux couvertures, un matelas en fibres de coco, un oreiller de même matière, deux draps, et c'est tout ce qu'il a dans sa cellule avec les accessoires d'hygiène indispensables et quelques livres salutaires. Le voilà installé. Le gouverneur de la prison le fait prévenir du règlement. D'abord, la perspective des punitions ; elles suivent une savante progression : mauvaises notes, rétrogradation de classe, suppression d'aliments, mise au cachot d'isolement, fustigation par les verges ou le chat à neuf queues. Tel est le côté pile de la médaille. Mais le côté face, le côté des récompenses, est alléchant : bons points quotidiens pour le travail et la conduite. Moyennant un certain nombre de points, le prisonnier passe des classes inférieures, les plus rigoureuses, aux supérieures, les plus douces. Et, selon sa classe, il reçoit plus ou moins de lettres, plus ou moins de visites ; il a plus ou moins de gratifications et s'achemine plus ou moins vite vers la libération conditionnelle.

Les gratifications et gains du labeur sont toujours minimes. L'importance moyenne du reliquat du pécule d'un condamné à sa libération est de : pour trois ans, 16 shillings 6 pence ; quatre ans, 30 shillings ; cinq ans, 2 liv. st. 12 sh. 6 p.

65 fr. 60 mis de côté en cinq ans ! C'est maigre. La prison anglaise ne se pique pas d'enrichir ses pensionnaires ; elle s'efforce seulement de les amender, de les instruire, s'il est possible, de les laisser armés honnêtement pour l'existence, quand ils rentreront dans la société. Elle y réussit dans une large mesure, quoique et peut-être parce qu'elle ne recule pas devant des moyens extrêmes, dont le « travail dur » des débuts des condamnés au *hard-labour* n'est pas le moins étrange.

Le convict, avant d'être admis aux travaux cou-

rants, utiles, est ordinairement astreint, pendant une période indéterminée, à un travail stérile qui, dans l'esprit du législateur, doit le « mâter ».

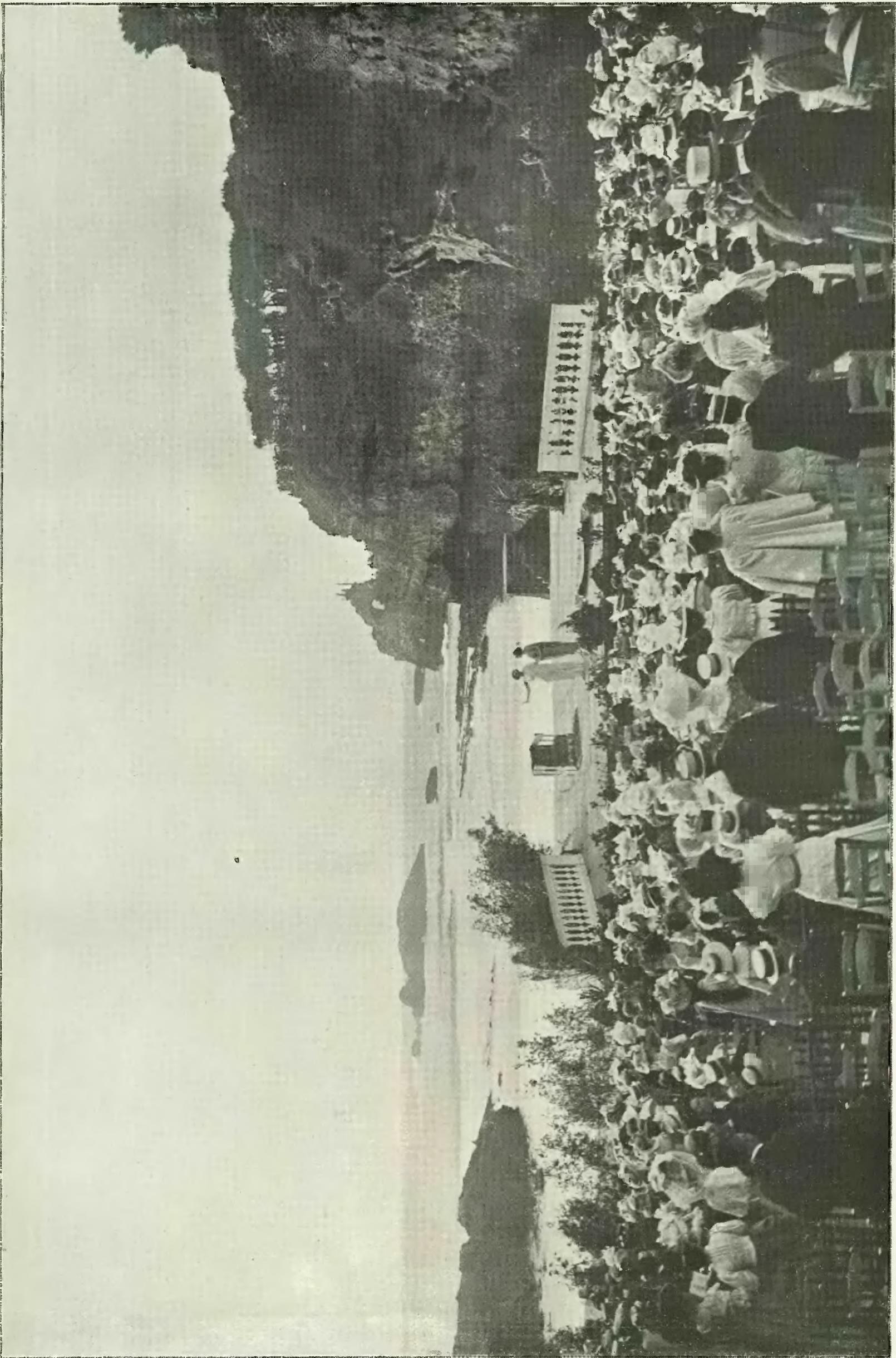
Imaginez deux douzaines de nouveaux venus à Portland, tout de gris vêtus, et voyez-les, chacun dans son compartiment, devant une sorte de large roue de moulin, dont les palettes vont tourner à un signal donné, sous le choc de leurs pieds, pendant huit ou dix heures, coupés de brefs et rares repos. La terrible machine se meut. Malheur à qui manque la palette. Aussitôt la roue le frappe aux jambes et le déchire. Ce supplice du *tread-wheel* ou « roue de discipline » est atroce. Et ce n'est pas le seul instrument de ce genre. Il y en a toute une collection variée à l'usage des fortes têtes et des débutants du *hard-labour*.

Le condamné docile est admis aux travaux ordinaires. Que fera-t-il ? Ce qu'il pourra et saura faire suivant ses aptitudes et sa résistance physique dont le médecin jugera. De toute façon, un minimum de tâches hebdomadaires lui sera imposé. Il fait des bottes : il en faut trois paires par semaine. Des espadrilles : trente paires. Ce n'est qu'un balourd bon à scier du bois à brûler : six quintaux sont le moins qu'il sciera en huit jours.

Et pas de défaillance, ou gare à la suppression du matelas, à la suppression d'aliments, dont la plus amère est la privation du cacao du matin. Car les convicts ont leur chocolat, chaque jour : une demi-once avec 2 onces de lait, sucré d'une demi-once de mélasse ; mais ces douceurs ne sont qu'une bien légère compensation à la dureté du *tread-wheel*.

On doit se demander s'il n'y aurait pas quelque chose à emprunter au système anglais. Faudrait-il se récrier si l'on proposait notamment d'appliquer à nos apaches la « fustigation par les verges ou le chat à neuf queues » et de leur imposer quelques journées, voire quelques semaines de « roue de discipline ».

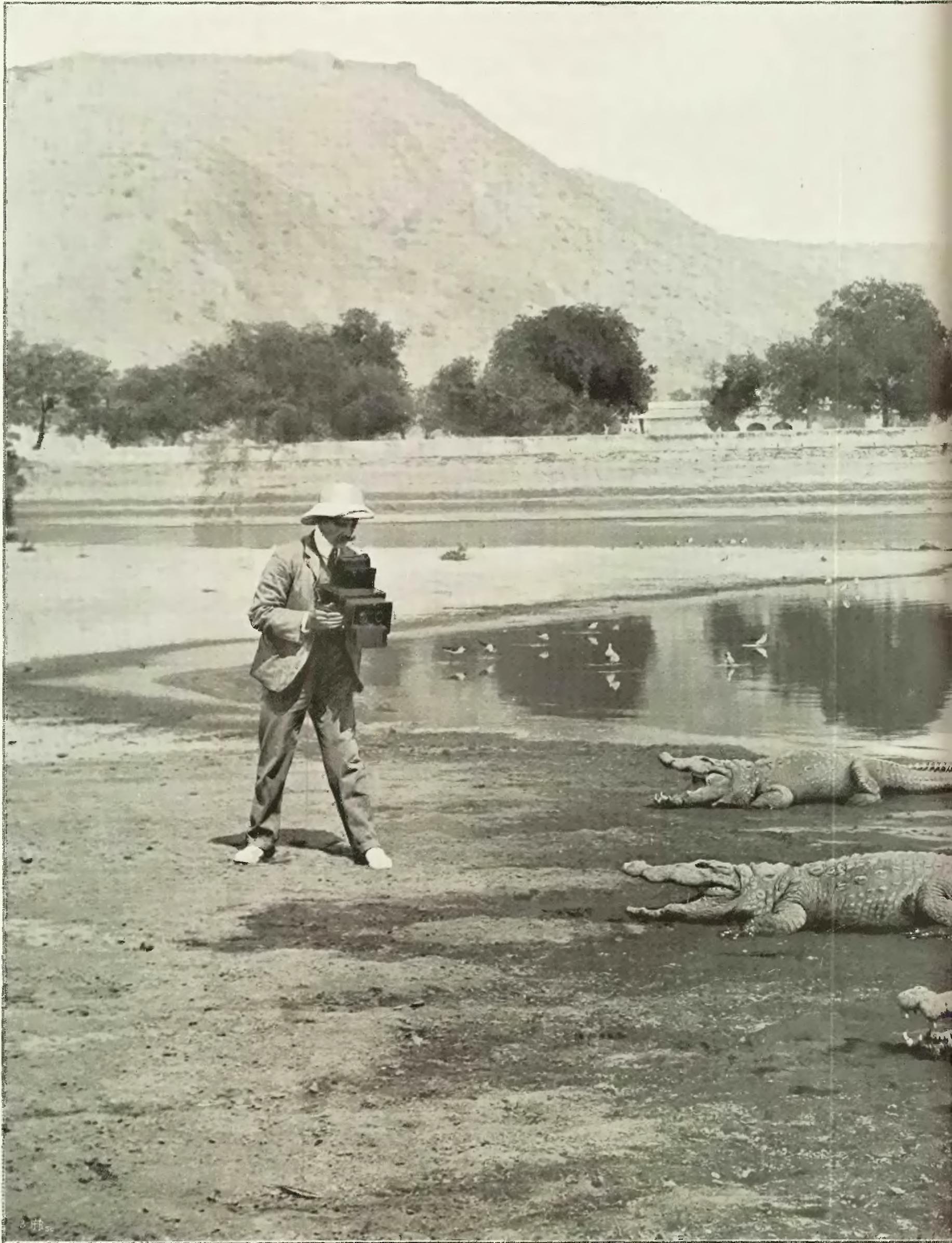
Nos voisins d'outre-Manche, qui ont conservé ces pratiques, passent pour être plus respectueux qu'aucun autre peuple, non seulement de la liberté, mais aussi de la dignité individuelle. Il y a peut-être une sensibilité mal placée à croire que les peines corporelles sont indignes de notre civilisation. Qui sait ce que l'on n'obtiendrait pas par la peur du fouet ou du « travail dur » ? La question est dans tous les cas digne de l'examen des criminalistes. H. N.



LE « THÉÂTRE DE LA MER ». — A Biarritz : une représentation de « Phèdre ».

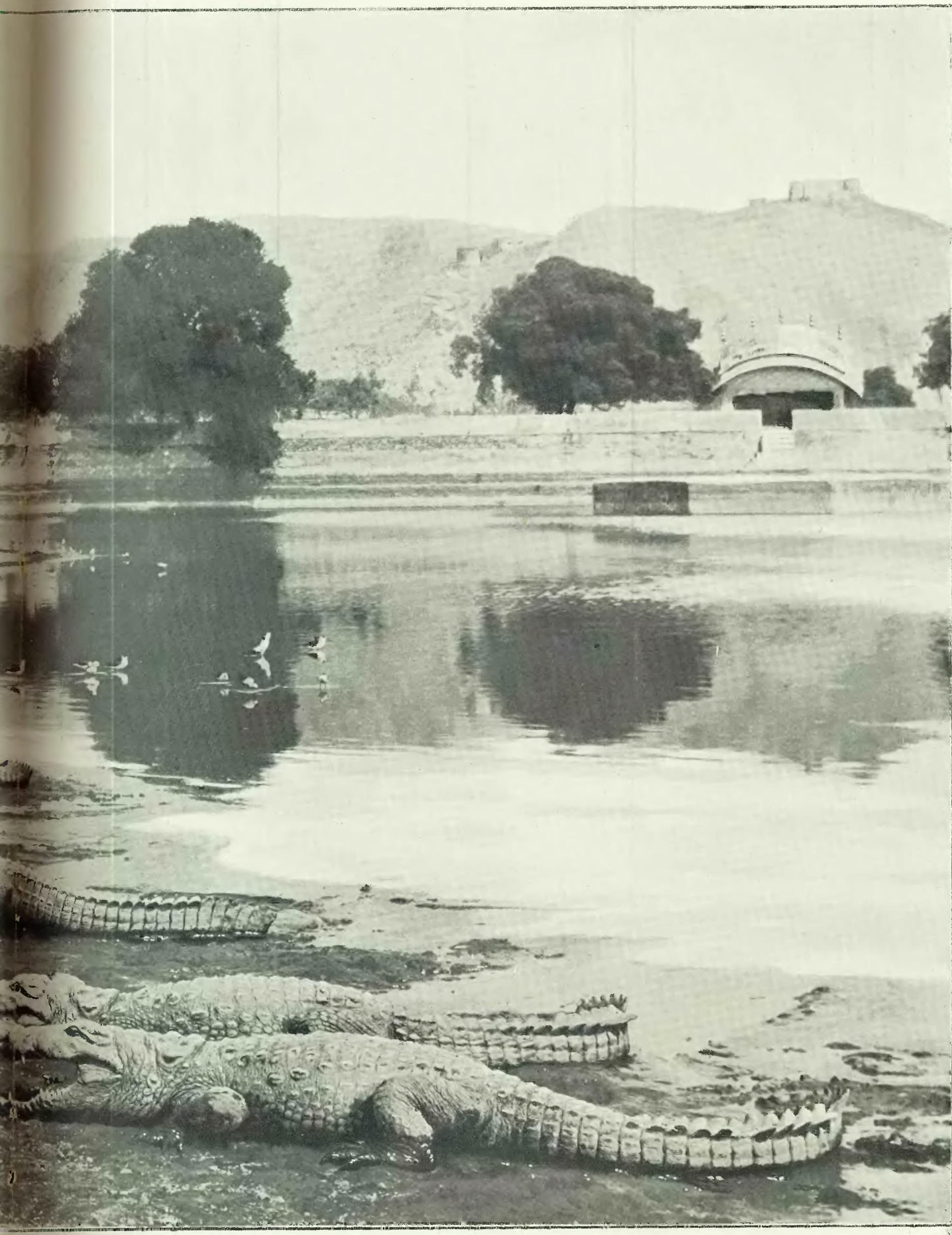
*Les spectacles en plein air obtiennent chaque été un succès grandissant ; un de leurs vulgarisateurs les plus convaincus, les plus actifs, M. Jules Rataeau, après avoir organisé un peu partout, à Périgueux, à Limoges, etc., des théâtres de la nature, a même créé, on s'en souvient, un théâtre de la montagne, à Cauterets ; et voilà qu'il vient d'inaugurer, à Biarritz, un « Théâtre de la Mer » ! On y a représenté, avec le concours de M. Silvain, Albert Lambert fils et G. Dupont, de M<sup>l</sup>les Lucie Brille, de Pouzols et Derigny, Phèdre. Heureux choix d'un sujet admirablement approprié au cadre formé par les roches, par les pins, par l'Océan — bleu ce jour-là comme la Méditerranée — dont le rythme assoupi semblait soutenir l'harmonie racinienne, et par le ciel comparable, en transparence et en profondeur, aux plus beaux ciels de Grèce.*

Fico, Juvenô.



NE BOUGEONS PLUS ! —

Copyright H. G. Ponting



es alligators devant le photographe.

cutta. — Voir l'article, page 211.

LES ALPES VUES EN BALLON



Le lac de Sella et le mont Giubing (vue prise à 2.700 mètres), et le fragment correspondant de la carte.

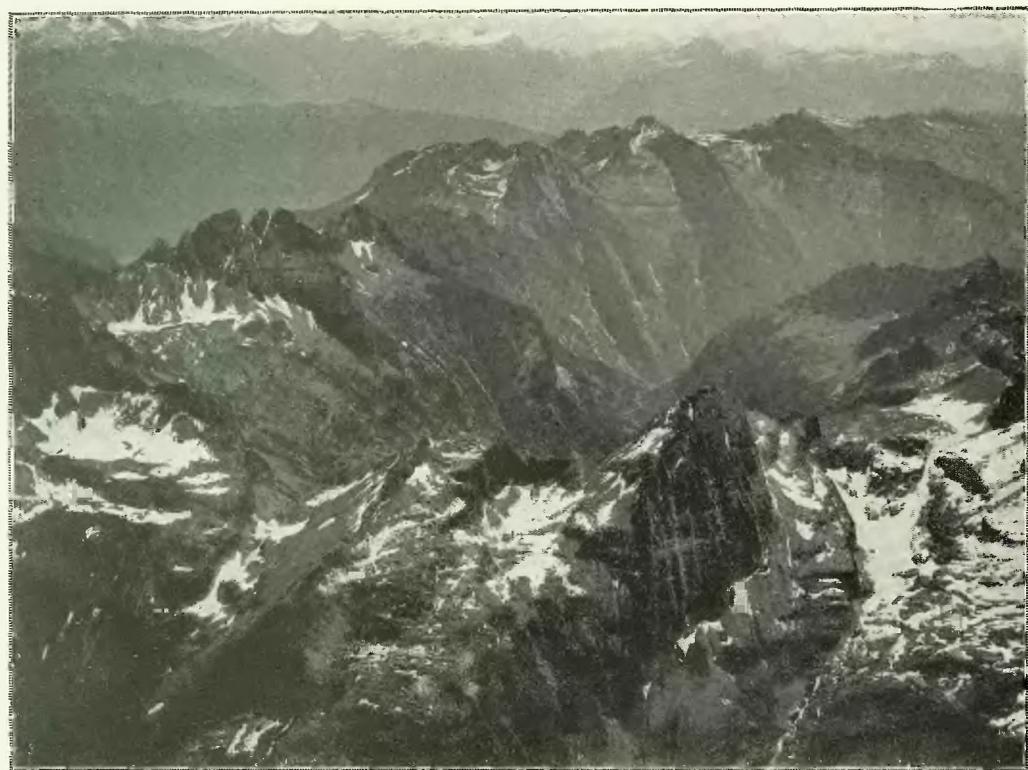


Depuis quelques années, le capitaine Spelterini s'est fait une spécialité de l'alpinisme en ballon. Ce sport dispendieux ne procure peut-être point les sensations aiguës de l'alpinisme classique : patientes grimées, avant le jour, dans le désert tourmenté des grandes altitudes ; escalades savamment combinées de rocs ou de glaciers en apparence inaccessibles ; passages d'arêtes vertigineuses ; coups de théâtre panoramiques que réserve l'arrivée « au col » ou « au sommet » ; volupté du tub et du pot-au-feu au retour dans la vallée. Par contre, l'aéronaute atteint les cimes suprêmes avec moins de fatigue et en moins de temps que les fervents des lignes à crémaillère ;

du fauteuil de sa nacelle il jouit, en quelques heures, des vues les plus célèbres ; si les caprices du vent sont favorables, il peut, presque instantanément, les comparer entre elles, ou les « cumuler », et, par exemple, embrasser d'un regard l'ensemble des panoramas qu'offrent le Mont-Rose, le Cervin, la Dent-Blanche et autres géants voisins.

Mais ces agréments ne vont point sans de sérieux dangers ; l'alpiniste en ballon doit compter avec la brume, cette terrible brume, qui glace les membres, et où se noient, au-dessus de sa tête, les multiples ramifications de la chaîne ; il ne peut aussi songer, sans effroi, à l'éventualité d'un atterrissage forcé au milieu d'un glacier rempli de crevasses ou sur quelque point inaccessible par terre. D'autre part, le confort relatif de ces ascensions s'achète au prix de préparatifs longs et minutieux d'où dépend la sécurité du voyageur et dont les plus simples en apparence se heurtent parfois à de sérieuses difficultés pratiques. L'approvisionnement de gaz, en particulier, nécessite des combinaisons laborieuses, et c'est même pour cette raison que le capitaine Spelterini dut interrompre la série de ses voyages qui, déjà quatre fois, furent couronnés d'un éclatant succès. Cette année, le gouvernement fédéral ayant mis à sa disposition le parc militaire aérostatique d'Andermatt, M. Spelterini arrivait dans cette localité le 12 juillet dernier, avec son ballon *Augusta I* cubant 1.800 mètres. Plusieurs jours furent employés à terminer les préparatifs et à attendre un vent favorable.

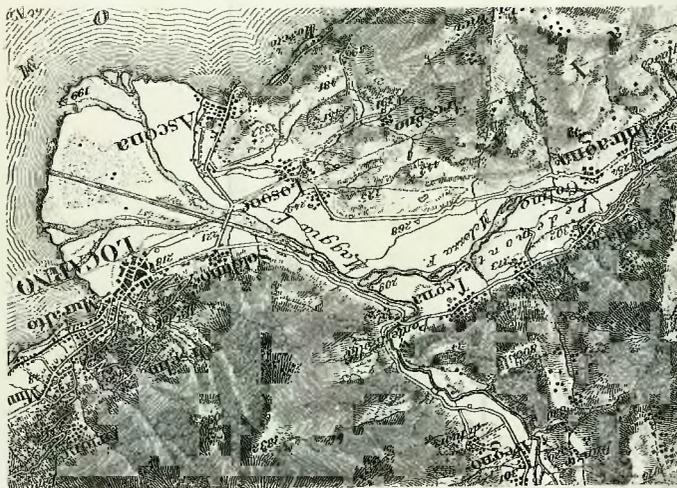
La nacelle mesure 1 m. 50 sur 2, et peut se transformer en tente : quand on y est entassé vivres, couvertures, combustible ; deux appareils photographiques et un cinématographe.



Val Vigornesso, (vue prise à 4.000 mètres par-dessus les montagnes qui l'entourent), et fragment correspondant de la carte.



Cours inférieur de la Maggia (vue prise à 4.000 mètres), et fragment correspondant de la carte.



Ces fragments de carte, reproductions de la carte d'état-major suisse de Dufour, sont orientés dans le sens où ont été prises les photographies.

graphe dont la pellicule se déroule à la main à raison de 100 mètres par cinq minutes ; et, enfin, 680 kilos de lest, elle pesait, avec ses deux passagers, 1.470 kilos. Le capitaine avait pour compagnon le docteur Roth, de Bâle.

Le 20 juillet, avant l'aube, le fort de Stœckli, qui défend Andermatt, à l'altitude de 2.400 mètres, signalait qu'on prévoyait une belle journée. Le vent soufflait nord-ouest, donnant aux voyageurs l'espoir, bientôt déçu, de gagner le Tyrol en passant par l'Engadine et le massif du Bernina. Il fallut trois heures pour gonfler le ballon qui s'enlevait à 9 heures du matin, en emportant quelques pigeons offerts par le commandant du fort d'Andermatt et qui furent sans doute dévorés par les oiseaux de proie, car aucun ne revint au colombier.

Le vent portait médiocrement vers l'ouest, et, au lieu de filer sur l'Engadine, les voyageurs prirent la direction de Bergame en se tenant, jusqu'au lac Majeur, dans les parages du val Maggia. Les notes et les photographies qu'a bien voulu nous communiquer M. Spelterini vont nous permettre de suivre la première partie de cette route, la plus intéressante au point de vue alpestre, et de retrouver nettement sur la carte les vallées et les massifs indiqués par la perspective photographique, et dont l'identification a été faite par M. le docteur Wehrli, géologue.

Le ballon plane d'abord lentement au-dessus du Kastelhorn (2.977 m.), projetant à 1.500 mètres en dessous son ombre qui monte « à la vitesse d'un piéton » la route du Gothard. Il atteint bientôt le val de Sella où a été prise, au-dessus d'un petit lac, la première de nos photographies.

Il suit quelque temps la vallée du Tessin ; puis, poussé vivement vers le sud-ouest, il s'élève à 4.000 mètres, passe au-dessus du Piz-Sassello (2.503 m.) et entre dans le val Maggia qu'il suivra jusqu'au lac Majeur. C'est dans ce parcours qu'ont été prises les deux photographies suivantes.

Par le lac de Lugano, près de Gandria, le lac de Côme et Bellagio, le ballon arrive dans la vallée de l'Adda, et, n'ayant plus que 100 kilos de lest, il atterrit à Serio, vers 4 h. 1/2 de l'après-midi. Grâce à l'empressement de la population italienne pour aider au désarmement de l'aérostat, les courageux voyageurs faisaient leur entrée triomphante à Bergame deux heures plus tard. Le temps avait été magnifique, et le thermomètre n'était pas descendu au-dessous de — 12°.

F. H.

## ALLIGATORS ET PHOTOGRAPHE

(Voir notre gravure de double page.)

Un de nos correspondants, M. Herbert G. Ponting, vient de nous adresser de curieuses photographies d'alligators en liberté qu'il a réussi à prendre dans les Indes. Nous publions les plus caractéristiques de ces documents dont on appréciera la rareté et l'intérêt exceptionnels quand on saura, par le pittoresque récit du photographe, les difficultés que rencontrent et les dangers auxquels s'exposent les opérateurs qui s'avisent de vouloir faire « poser » les caïmans chez eux.

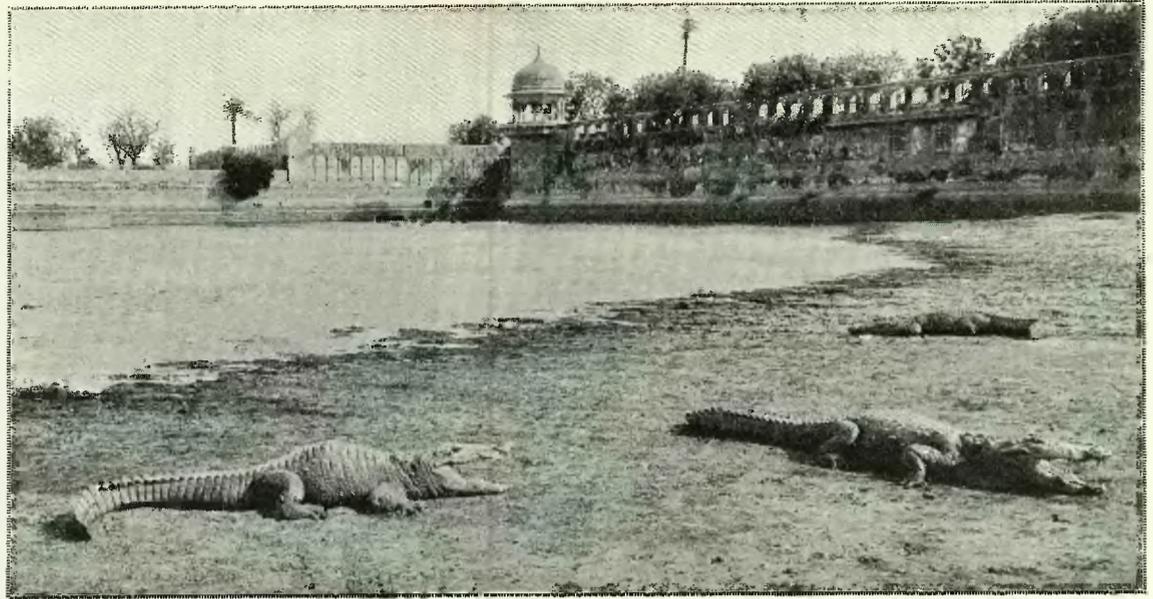
Lors de mon voyage dans l'Inde, une de mes ambitions était de photographier un alligator en liberté. Photographier un alligator captif manque en effet de charme et d'intérêt. Je tenais à prendre une image de cet animal dans son milieu naturel. Lorsqu'on m'assura que les alligators pullulaient aux lacs d'Anaradjhpura, à Ceylan, je me décidai tout de suite à m'y rendre. Je m'y décidai d'autant plus facilement que la même localité offre au photographe d'excellentes vues d'anciennes pagodes et de palais enfouis, depuis quelques milliers d'années, sous des décombres et sous la végétation tropicale.

La photographie des pagodes et des palais en ruines marchait comme sur des roulettes ; mais, pour les alligators, c'était une autre affaire.

Les alligators ne manquaient pas, certes ! on peut même affirmer que les lacs en contenaient surabondamment. Néanmoins, je dus quitter Anaradjhpura la mort dans l'âme. Je n'avais pas réussi à m'approcher d'un seul caïman ! Et, bien que je me fusse prémuni d'une lentille à longue portée, je dus m'en retourner bredouille.

A cent reprises, cependant, je m'étais posté dans les conditions favorables pour attendre le saurien convoité ; mais, dès que j'étais parvenu à une distance à peu près convenable, ou dès que le monstre m'apercevait, mon alligator disparaissait dans l'eau, rapide comme un éclair, ne laissant à la surface qu'un remous, témoignant que l'eau avait été troublée, et une sorte de traînée écumeuse semblable à celle que produirait un sous-marin en marche.

Je me vis donc obligé de renoncer à mon projet.



Groupe d'alligators au bord d'un étang, aux Indes. — Copyright H. G. Ponting, F. R. G. S.

Je délaissai mon objectif et me saisis d'une carabine. Mais, même alors, ce ne fut qu'après bien des tentatives infructueuses, que je finis par tuer un alligator à 200 mètres de distance. C'est le plus près que j'en pus approcher.

Ces alligators des lacs cinghalais sont tout différents des sauriens qui encombrant, paresseusement couchés, les rives boueuses de la rivière Hoogly ou autres, et qui ne font même plus attention aux bateaux à vapeur. Les premiers, au contraire, sentent le danger de très loin, et dès qu'ils se croient découverts, ces monstres qui semblent aussi dépourvus de vie qu'une poutre flottante, se sauvent avec la rapidité des lièvres.

Bien des gens, tous ceux qui ne connaissent que les spécimens enfermés dans nos jardins zoologiques, s'imaginent que les alligators se meuvent avec une très grande lenteur. Combien cette opinion est loin de la vérité ! Dès que l'un d'eux flairé le moindre péril, il se lève, son ventre ne touche plus du tout le sol, le dos se courbe, et l'animal s'enfuit avec une rapidité imprévue et qui tient du prodige.

Lorsque l'animal se trouve dans de la boue humide, sa longue queue lui sert de propulseur auxiliaire, et se meut largement de droite et de gauche ; mais, une fois dans l'eau, la queue seule sert de moteur.

A en juger par tout ce que j'ai appris moi-même sur les mœurs de ces reptiles, je puis affirmer que non seulement cet animal pourrait, par un coup de sa queue, briser la jambe d'un homme, mais encore le réduire positivement en bouillie.

Partout où je suis passé, aux Indes, je me suis renseigné sur les habitudes des alligators. A Calcutta, on m'informa qu'une maison de cuirs avait dépensé de fortes sommes pour arriver à photographier les alligators en liberté, — mais toujours sans résultat.

Mes propres chances de succès me semblaient donc de plus en plus faibles. Un beau jour, cependant, j'arrivai dans une cité où, pour l'amusement du maharajah, on gardait un certain nombre d'alligators à l'état de liberté absolue. Je m'empressai d'obtenir la permission de visiter l'endroit où se trouvaient ces animaux. C'était l'occasion ou jamais de réussir.

En atteignant le lac, semblable à un immense réservoir ou étang, j'eus, tout d'abord, une sensation de déception. Ce lac couvrait une superficie de peut-être quinze ou vingt acres ; il était entouré de murailles à pic. Une longue période de sécheresse avait réduit considérablement la nappe d'eau et lui ôté beaucoup de son pittoresque. En réalité, ce lac ressemblait surtout à une étendue de boue durcie. Mais cette circonstance devait précisément favoriser mes plans.

En jetant mes regards alentour, j'aperçus plusieurs « poutres échouées ». Je savais, par expérience, qu'il me suffirait d'approcher pour leur donner de la vie. Mon guide rajput proposa de descendre les marches et de nous approcher des monstres. Mon enthousiasme à suivre son conseil n'était pas très vif. Connaissant mes propres capacités à la course, je tenais fort peu à risquer une rencontre avec ces terribles adversaires. D'après ce que j'avais appris, ces alligators soi-disant demi-sauvages étaient encore pires que ceux des rivières, qui pourtant chassent même le tigre, et qui, lorsque ce dernier vient à la rivière pour se désaltérer, sautent sur lui, le saisissent par la tête et l'entraînent sous l'eau.

On comprendra donc parfaitement mon peu d'ardeur à risquer une partie d'autant plus inégale que je n'étais armé que de mon simple objectif.

En notre présence, une demi-douzaine d'alligators prenaient un bain de soleil. Mon guide m'assura que nous pourrions nous approcher des animaux jusqu'à une assez courte distance. Quelques compagnons vinrent se joindre à nous, et dès lors, nous n'hésitâmes plus à descendre. Nos nouveaux compagnons étaient les gardiens chargés de jeter chaque jour, dans le lac, des aliments pour les alligators. A leur approche, les reptiles ne firent pas mine de s'émouvoir. Enhardi par cette circonstance, je tentai de m'approcher avec mon objectif. Je fus salué aussitôt par un chœur de grondements féroces qui me fit vivement battre en retraite. Les étrangers étaient décidément mal vus en cet endroit.

Cependant, les alligators se montrèrent plus effrayés encore que moi, car ils s'empressèrent de disparaître sous l'eau.

Alors mon guide me conseilla d'aller chercher une provision de viande, « la moitié d'une vache, si c'est nécessaire, ajouta-t-il, car il faut absolument les faire sortir de l'eau à nouveau ». Une demi-heure plus tard, nous revînmes avec quatre paniers remplis de déchets de viande de boucherie.

Un des Rajputs, homme aux terribles moustaches, s'approcha du bord de l'eau et poussa un cri strident. Rien ne répondit. Il recommença plusieurs fois. Enfin, on vit apparaître un museau, et bientôt un alligator vint dans notre direction, mais sans s'approcher beaucoup. On lui lança quelques morceaux de viande qu'il dévora avec une évidente satisfaction. A force de lui jeter d'autres appâts, on réussit à le faire arriver jusque sur la terre sèche.

D'autres alligators apparurent à la surface, et, par les mêmes moyens, furent attirés vers nous. Au fur et à mesure qu'il en sortait un de l'eau, je le photographiais à une distance rassurante.

Un rien cependant alarmait ces alligators qui poussaient des cris pareils à ceux du tigre. Ils faisaient mine de s'enfuir ; mais, leur voracité étant plus forte encore que leur crainte, ils se décidaient à rester.

Le plus difficile, c'était de les attirer jusque sur la terre sèche. Car ils se sentent plus en sûreté dans la boue humide où ils se meuvent plus aisément.

Ayant réussi quelques bons portraits individuels, je voulus m'offrir la satisfaction de prendre des groupes. C'était bien plus difficile. On parvenait tout au plus, en effet, à faire sortir de leur boue deux ou trois alligators à la fois.

Il fallut manœuvrer patiemment, pendant deux jours, pour obtenir, après bien des efforts, un groupe de quatre. Au moyen de morceaux de viande reliés par de longues ficelles à des bâtons de bambous, on était parvenu à les faire venir exactement à l'endroit voulu et à les grouper selon mon désir.

Pendant que je prenais ces groupes, un de mes amis me photographia moi-même.

Les Hindous me recommandaient sans cesse de me tenir sur mes gardes. Je devenais, en effet, de plus en plus audacieux, et cette témérité faillit même me coûter cher, car, en prenant la photographie d'un alligator exceptionnellement curieux, je faillis mettre le pied sur un autre qui se trouvait derrière moi. Un hurlement se fit entendre. Les Hindous se précipitèrent à mon secours. Je m'empressai de détalier et je réussis à m'éloigner juste à temps pour esquiver une fort vilaine morsure. Les Hindous me persuadèrent ensuite que, si l'animal avait réussi à me saisir, les autres alligators n'auraient pas manqué de se jeter tous sur moi et de m'entraîner en leur compagnie dans l'étang.

## PROMENADES DE DIRIGEABLE

Piloté par M. Kapferer, le dirigeable *Ville-de-Paris* continue ses promenades ; presque chaque jour, les Parisiens ou les habitants de la banlieue peuvent le voir évoluer avec une aisance et une sûreté qui excitent l'admiration. L'absence de toute panne sérieuse, la régularité de marche, une étonnante facilité d'atterrissage sans l'aide de personne, semblent indiquer que les « civils » ont maintenant à leur disposition un type de navire aérien aussi parfait que les dirigeables militaires, et d'un usage aussi commode qu'une vulgaire automobile. Voilà, en effet, près de trois mois que le ballon est gonflé, et, une fois qu'il est sorti de son hangar, il lui suffit de quelques instants pour se mettre en route.

Alors qu'il y a quelques années, les Parisiens ne pouvaient se défendre d'une terreur respectueuse en levant les yeux vers le frère esquif de M. Santos-Dumont, beaucoup, parmi les plus timides, seraient, sans doute, tout prêts à monter sur cette passerelle de la *Ville-de-Paris*, dont les dimensions et les dispositions confortables semblent tout à fait rassurantes.

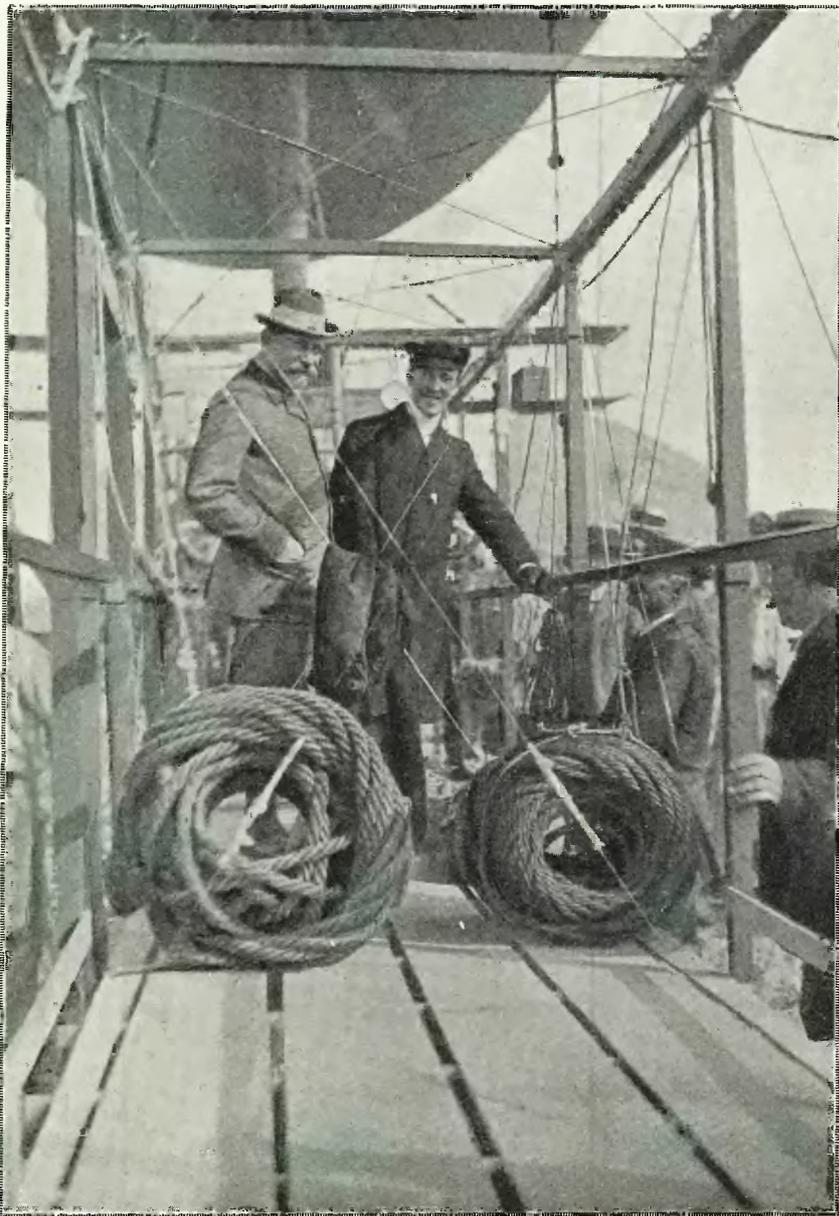
Malheureusement, dans aucun train de luxe le nombre des places ne fut si limité, et M. Deutsch de la Meurthe doit réserver à ses amis et à quelques passagers d'élite les honneurs de son aéronef. C'est ainsi que, samedi dernier, il invitait à faire un voyage avec lui le commandant Bouttiaux, chef du parc aérostatique de Chalais. Le lendemain, la *Ville-de-Paris* était mise à la disposition du prince de Monaco, que la douceur de marche du ballon, où le tangage est à peine sensible, a particulièrement surpris. Mardi, ce fut le tour de M. Archdeacon, etc...

Dans toutes ces excursions, la *Ville-de-Paris* se tient à une altitude moyenne de 150 à 200 mètres. D'après M. Archdeacon, M. Kapferer est tellement maître de son excellent dirigeable qu'il pourrait naviguer à 20 ou 25 mètres du sol.

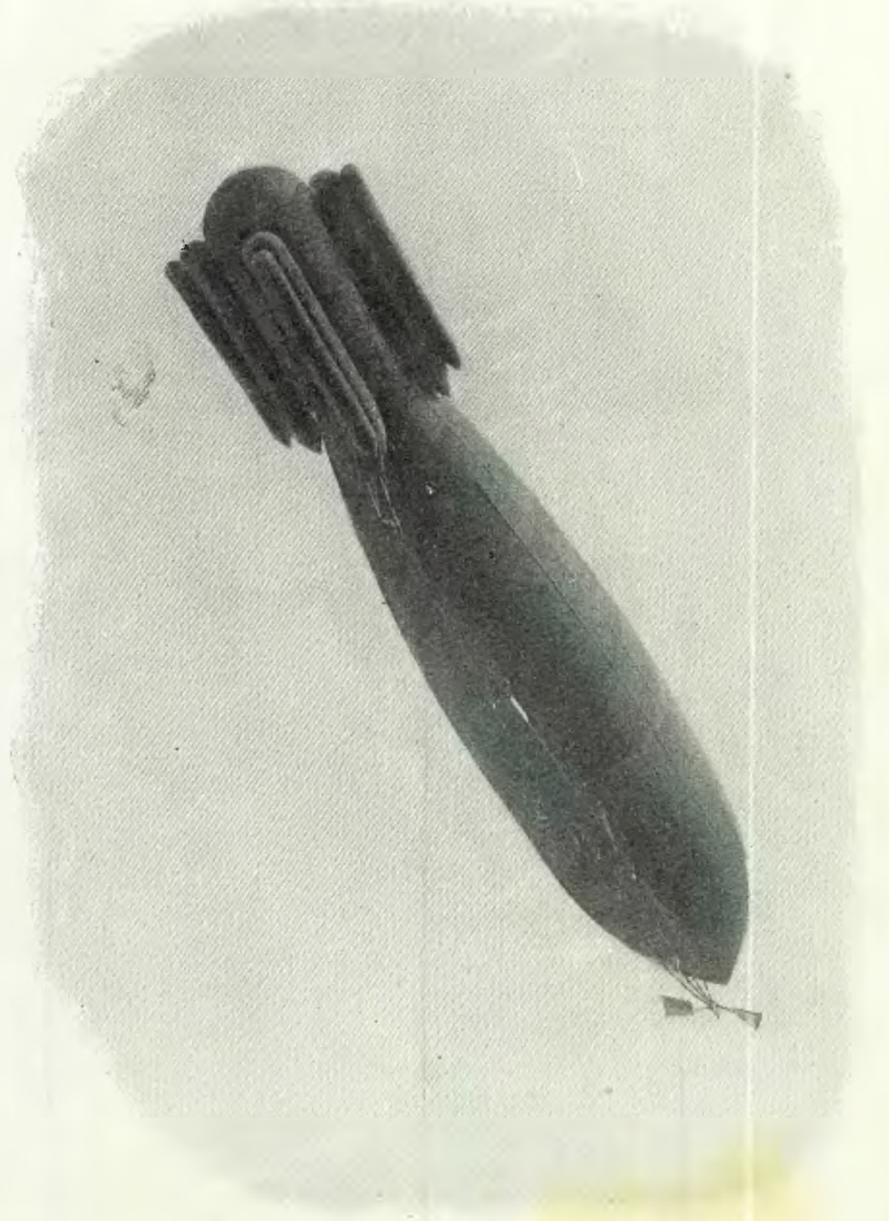
F. H.



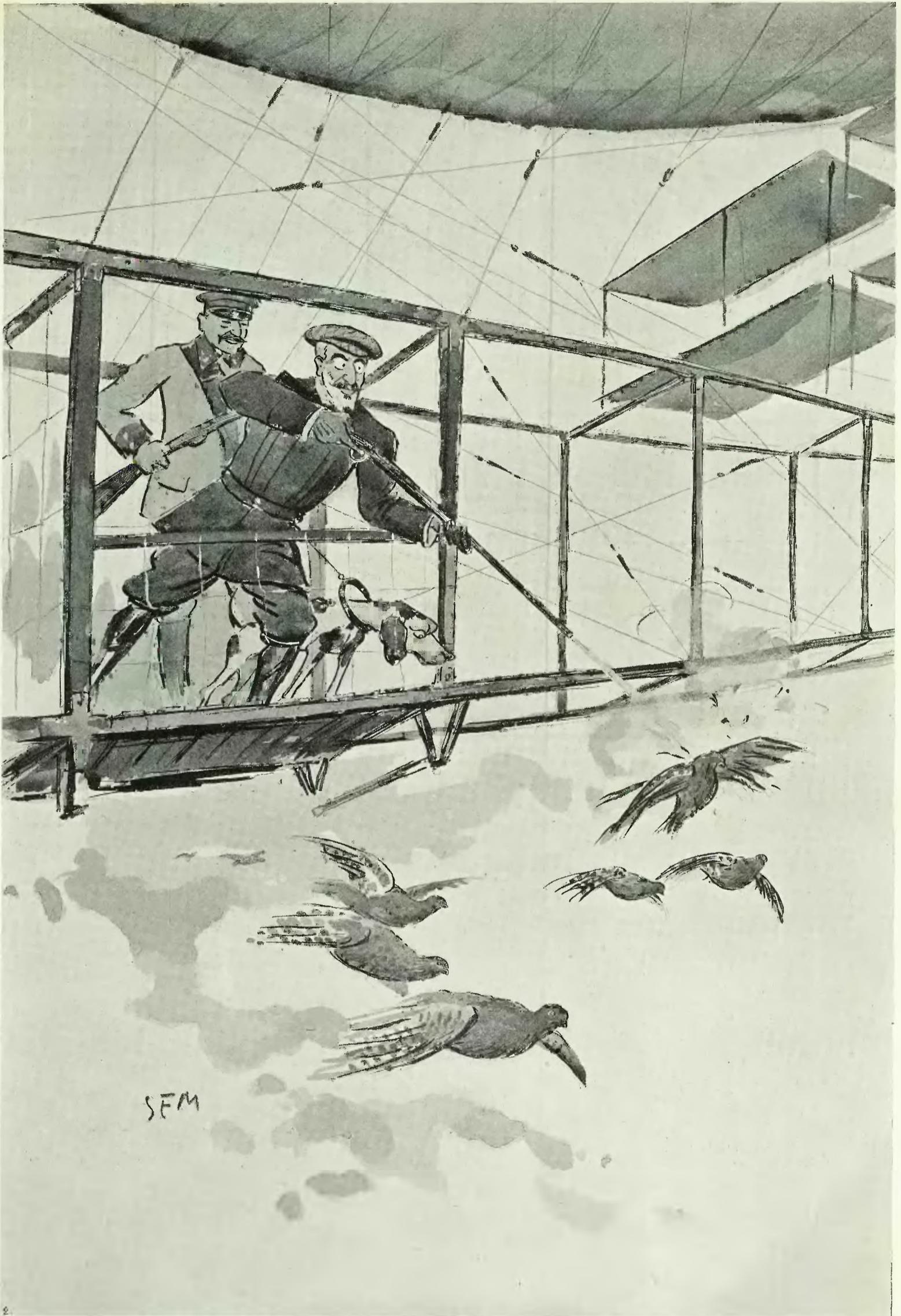
A bord de la *Ville-de-Paris* : M. Deutsch de la Meurthe, propriétaire ; le commandant Bouttiaux, du parc aérostatique de Chalais ; M. Kapferer, ingénieur et pilote.



A bord de la *Ville-de-Paris* : le prince de Monaco, passager, et l'ingénieur Kapferer, pilote.



Le dirigeable *Ville-de-Paris*, tel qu'on le voit lorsqu'il passe au zénith. — Phot. de M. Delagrangé.



M. HENRY DEUTSCH DE LA MEURTHE A LA CHASSE

Dessin de Sem.

Les journaux annonçaient, il y a quelques jours, que M. Henry Deutsch de la Meurthe s'était servi de son dirigeable *Ville-de-Paris* pour aller à un rendez-vous de chasse. Le caricaturiste Sem, dans le dessin que nous reproduisons ici, a donc à peine exagéré. Si M. Deutsch de la Meurthe manifestait, un de ces matins, le désir de tirer réellement quelques faisans

sans quitter la nacelle de la *Ville-de-Paris*, son habile ingénieur-pilote, M. Kapferer, lui déclarerait certainement que « rien n'est plus facile ». Et rien n'empêcherait même le grand industriel, qui s'est offert le premier le luxe d'un dirigeable, pour son plaisir, de se livrer impunément au braconnage...

## LES THÉÂTRES

La saison 1907-1908, ouverte au milieu de septembre par la première de la brillante comédie de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi, *Chacun sa vie*, à la Comédie-Française, bat déjà son plein. L'Odéon a repris ses spectacles avec *le Roi Lear*, traduit de Shakespeare par MM. Pierre Loti et Vedel et représenté il y a trois ans au théâtre Antoine ; mais ce n'est plus M. Antoine, c'est M. de Max qui joue, avec un relief merveilleux, le rôle du vieux Lear. Le Vaudeville a aussi réouvert ses portes avec son grand succès de la saison dernière, *le Ruisseau*, de M. Pierre Wolff. Le théâtre Réjane l'a imité en reprenant *Raffles*, l'amusante aventure du gentleman cambrioleur.

M. Gémier, lui, a inauguré par deux pièces nouvelles sa seconde année de direction du théâtre Antoine.

*Maman Robert*, de M. Guillaume Sabatier (fondateur et ancien directeur du journal *l'Éclair*), nous démontre et nous prouve, en trois actes, qu'un frère aîné doit aide et protection à son cadet, mais non pas au point d'annihiler chez celui-ci toute volonté personnelle ; étude de psychologie fine, voire subtile, qui eût gagné encore à être condensée. *La Sacrifiée*, de M. Gaston Devore — l'auteur légitimement applaudi de *Demi-Sœurs* et de *la Conscience de l'enfant* — est la moins aimée de trois jeunes filles, trois sœurs, d'une riche famille bourgeoise ; mais cette sacrifiée se révolte contre l'injustice de ses parents et se laisse conquérir par les théories hardies et l'affection clairvoyante d'un intelligent contremaitre de l'usine de son père ; et, tandis que sa sœur aînée vieillira fille sage et solitaire, que la cadette — la préférée — aura failli être la proie d'un financier escroc, elle, la sacrifiée, aura, finalement, gagné le meilleur lot, en s'unissant à un garçon libre de préjugés bourgeois mais instruit, courageux et loyal. Thèse délicate, périlleuse à soutenir par plus d'un point, mais exposée et traitée avec une noble conscience littéraire et un incontestable talent dramatique. La presse et le public ont fait un succès à *la Sacrifiée*, que *l'Illustration* publiera dans un de ses numéros prochains. M<sup>lle</sup> Lely, jeune transfuge de l'Odéon, interprète le rôle de la sacrifiée en artiste de race et se fait acclamer. MM. Gémier, Colas, Janvier, Flateau, M<sup>me</sup> Even, jouent, chacun avec son tempérament particulier, les autres rôles très divers de cette pièce et forment un ensemble de tout premier ordre.

L'Ambigu commence également la saison d'hiver par une pièce nouvelle et d'un auteur nouveau : *le Curé de Foreville*, de M. J. de Gramont. Mélodrame en cinq actes composé suivant la formule classique de ce genre de pièces avec, de-ci, de-là, des éclaircies d'épisodes comiques. Neuf des interprètes y faisaient leurs débuts sur la scène, certains, lauréats du dernier concours du Conservatoire, dans des rôles importants ; ils se sont très adroitement tirés de leur tâche.

Le Gymnase a représenté aussi l'œuvre d'un auteur nouveau, M<sup>lle</sup> Jehanne d'Orliac. Titre : *Joujou tragique*. M<sup>lle</sup> d'Orliac est jeune, très jeune même, assure-t-on, et il y paraît. *Joujou tragique* est un drame d'amour écrit avec un grand souci littéraire, mais où quelques naïvetés se sont glissées parmi les développements lyriques. C'est néanmoins une œuvre qui peut faire bien augurer du talent de M<sup>lle</sup> d'Orliac.

Dans une histoire, très agréable à lire, du théâtre universitaire, *le Théâtre au collège* (Honoré Champion, 7 fr. 50), M. L. V. Gofflot montre l'importance des représentations scolastiques pour la formation de la tragédie et de la comédie régulière, depuis les représentations de la *Cléopâtre captive* et de l'*Eugène* de Jodelle au collège de Boncourt en 1552, ou celles de la *Mort de César* et des *Esbahis* de Jacques Grévin au collège de Beauvais en 1561. Une copieuse bibliographie et un appendice avec les répertoires laborieusement reconstitués de quelques collèges de France seront fort appréciés par les chercheurs et les amis de l'Histoire du théâtre. Ajoutons que, dans ce livre, l'auteur évoque — et c'est la première fois que ces détails sont offerts au public — les brillantes représentations du cercle français de l'Université Harvard qui, noblement encouragé par M. J. Hyde, s'applique avec un beau succès à faire



Au-dessus des nuages : Le ballon suisse *Cognac* photographié du ballon français *Quo-Vadis* piloté par M. André Schelcher.

revivre aux Etats-Unis la tradition du théâtre scolaire français.

De petites œuvres alertes, gaies, tendres, morales, scènes mondaines et scènes populaires, en jolis vers faciles et souples, ont été réunies par M. Jacques Normand en un très pratique *Théâtre de poche* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). Ce volume, et aussi, dans un tout autre genre, *le Théâtre-tricote*, première série (Ollendorff, 3 fr. 50), de l'amusant Félix Galipaux, feront la joie des derniers salons de campagne où, pendant l'automne, la jeunesse se plaît à improviser des tréteaux de fortune.

## LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

Nous avons reproduit dernièrement (14 septembre 1907) une photographie du *Lusitania*, le nouveau grand transatlantique anglais, dont le voyage devait établir le record de la vitesse contre les transatlantiques allemands. Parti de Queenstown (Liverpool) le 8 septembre à midi 10, il arrivait à Sandy-Hook le 13 septembre à 8 h. 5 du matin, ayant accompli la traversée, soit 2.780 milles, en 5 jours 1 heure 5 minutes.

Il a filé en moyenne 23 nœuds 01 à l'heure, contre 21 nœuds 81 par le *Lucania* et 23 nœuds 36 par le *Deutschland* (allemand). Ce dernier a couvert la distance entre Plymouth et New-York, qui est de 2.973 milles en 5 jours 7 heures 38 minutes. Le record de vitesse reste donc encore détenu par les Allemands avec le *Deutschland*, mais les Anglais comptent bien arriver à le battre. Dans la dernière journée de navigation du *Lusitania*, en effet, la moyenne de vitesse a atteint 24 nœuds 7.

Le transatlantique français *Provence*, parti du Havre le 7 septembre, la veille du départ du *Lusitania* de Liverpool, l'a devancé dans le port de New-York, après une traversée qui a duré 5 jours 20 heures, ayant filé 22 nœuds 08 en moyenne. Il a partagé, avec le léviathan anglais, les honneurs de la journée.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## LE POINT CULMINANT DES DEUX AMÉRIQUES.

On savait, depuis longtemps, que le point culminant des deux Amériques est un pic de la Cordillère des Andes, nommé Aconcagua. Mais on lui attribuait des hauteurs fort variables : de 6.970 à 7.300 mètres.

Au cours d'une récente mission dont l'avait chargé le gouvernement argentin, M. Schrader, notre cartographe national, a voulu déterminer l'altitude vraie de l'Aconcagua. Il a trouvé 6.953 mètres, chiffre qui pourra subir des modifications légères, suivant la valeur définitive qui sera attribuée à la réfraction de l'air dans cette partie de l'Amérique. Du reste, la hauteur de pareils sommets varie, dans des proportions, il est vrai, assez faibles, suivant l'état de l'enneigement.

Les Andes sont donc sensiblement inférieures à l'Himalaya, car on évalue à environ 8.840 mètres la hauteur de l'Everest ou Gaorisankar, le « toit du monde ».

## UN BALLON ENTRE CIEL ET NUAGES.

Il y a quelques jours avait lieu un concours de ballons organisé par l'Aéro-Club de Bruxelles. Deux ballons, partis de cette ville, à quelques minutes d'intervalle, le

*Cognac*, monté par M. de Beaclair (Suisse) et le *Quo-Vadis*, piloté par M. André Schelcher (Français), se rencontraient au-dessus du département de l'Aube, vers 11 heures du matin, soit seize heures après leur départ. Pendant une demi-heure, ils naviguèrent dans des couches assez voisines pour qu'une conversation pût s'engager d'un bord à l'autre. En même temps, M. Schelcher braquait son objectif sur le *Cognac*, et sa photographie, que nous reproduisons, nous offre la vue, rarement prise, d'un aérostat perdu entre le ciel et la mer de nuages sans les profils de montagnes qui encadrent d'ordinaire ce genre de paysage.

Ajoutons que le *Quo-Vadis* atterrissait deux heures plus tard aux environs de Limoges, tandis que le *Cognac* continuait sa course jusqu'à Mimizan (Landes), soit à 800 kilomètres de son point de départ, prenant la seconde place dans l'épreuve.

## UNE NOUVELLE MITRAILLEUSE.

Toutes les grandes armées du monde emploient, à l'heure actuelle, la mitrailleuse.

C'est une arme qui, dans les dernières guerres, a fait ses preuves et rendu de réels services. Or, jusqu'à présent, l'état-major français n'a trouvé aucun type de cet engin qui lui ait paru suffisamment pratique pour qu'il l'adoptât de façon définitive et exclusive. C'est ainsi qu'actuellement il fait procéder aux essais d'une nouvelle mitrailleuse, la Schwarzlose.

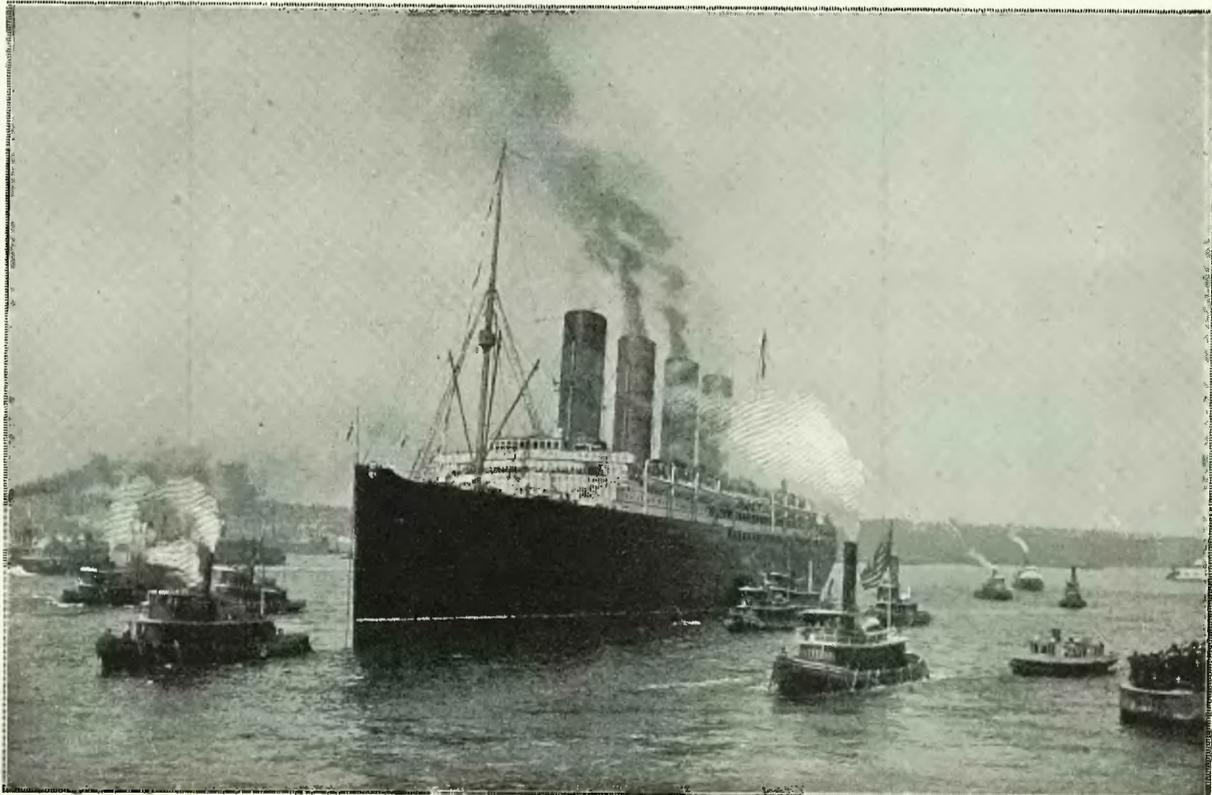
Les armes de ce genre en usage dans les armées étrangères sont soit des Maxims, soit des Hotchkiss. La mitrailleuse Schwarzlose diffère de ces systèmes par plusieurs points importants.

Elle se distingue d'abord par la simplicité de sa construction et de son maniement, et par sa grande légèreté. Seule, elle pèse 17 kil. 500 ; avec son affût, 35 kilogrammes, si bien qu'une seule monture peut servir à la transporter avec un millier de cartouches au moins. D'autre part, un ressort unique suffit pour commander tout le fonctionnement du mécanisme dont toutes les pièces, au nombre minime de onze, sont interchangeables. On peut, sans aucun outil, démonter le système entier de culasse et de détente en sept secondes et le remonter en treize.

Le tableau ci-dessous permet de comparer d'un coup d'œil, aux deux titres du poids et de la simplicité, la Schwarzlose avec les autres mitrailleuses en usage.

Système.	Ressorts. de fermeture.	Pièces et goupilles.	Vis et goupilles.	Poids en Kilogrammes.
Maxim.....	14	35	52	27,5
Colt.....	14	50	29	18
Bergmann... 10	24	16	22	
Schwarzlose. 1	11	13	15,7	

Le fonctionnement de la mitrailleuse Schwarzlose est basé sur un principe jusqu'ici peu employé pour cette catégorie



Arrivée, à New-York, du paquebot géant *Lusitania*, venant de traverser l'Atlantique en 5 jours et une heure.

d'armes. Elle possède un canon fixe, ce qui est aussi le cas de la Hotchkiss. Mais, au lieu d'être actionné, comme dans cette dernière arme, par une dérivation des gaz de la charge, le mécanisme de la Schwarzklose est mû directement par la pression que le culot de la cartouche exerce sur lui. Autrement dit, le constructeur a eu l'idée, aussi simple qu'ingénieuse, de laisser l'arme s'ouvrir toute seule. La balle part d'un côté, tandis que la culasse s'en va de l'autre : le poids et l'organisation de la culasse sont, bien entendu, calculés de telle sorte que la culasse s'ouvre avec une lenteur relative et seulement lorsque la balle a déjà abandonné le canon. C'est grâce à cette combinaison qu'il a été possible de réaliser une arme aussi simple.

La réfrigération, nécessaire dans les armes de ce genre, s'obtient, comme dans les moteurs d'automobile, — avec lesquels les mitrailleuses, véritables moteurs à explosion, elles aussi, ont une grande analogie, — au moyen d'une chemise contenant de l'eau en quantité suffisante pour permettre de tirer successivement 3.000 coups.

Grâce à la construction ingénieuse du distributeur en deux parties, la bande de cartouches chargées peut être introduite ou extraite instantanément, ce qui accélère singulièrement la manœuvre, quand on veut changer de position. Enfin, deux mécanismes de sûreté qui fonctionnent automatiquement suppriment toute chance d'accident.



Nouvelle mitrailleuse portative pouvant tirer 400 coups à la minute.

Le nombre de coups que l'on peut tirer normalement est de 400 à la minute. Quant à la précision du tir, on a constaté que les écarts en largeur sont moindres que dans les Maxims et les écarts en hauteur sensiblement égaux. La mitrailleuse Schwarzklose peut être montée sur n'importe quel affût, mais l'affût trépied avec lequel notre photographie la représente, est celui qui a donné jusqu'ici les meilleurs résultats, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie.

Pendant l'été dernier, quatre de ces mitrailleuses appartenant à l'École militaire de tir de Bruck-sur-Leitha (Autriche) ont tiré chacune 35.000 cartouches, sans avoir besoin d'aucune réparation sérieuse, et la précision de leur tir avec le dernier millier de coups a été sensiblement la même qu'au début, bien que les canons n'eussent jamais été changés, résultat que bien peu de mitrailleuses seraient capables d'obtenir. Ces armes sont construites dans les ateliers de la Oesterreichische Waffenfabriks, à Gesellschaft, installés à Steyer (Autriche).

#### LES PREMIERS CHINOIS DANS L'ARMÉE FRANÇAISE.

On sait que la Chine, continuant son essor et suivant l'exemple du Japon, se décida, il y a déjà quelque temps, à envoyer un certain nombre de ses meilleurs sujets dans les armées européennes où ils acquerront les connaissances leur permettant de former une armée jaune sachant manœuvrer les armes modernes et capable, dans un délai plus ou moins long, d'opposer aux généraux de l'Occident, leur propre tactique. Nous avons reproduit, il y a deux ans, une photographie montrant le groupe de sept officiers chinois venus prendre du service en Allemagne.

Cette année, c'est dans un régiment français que de jeunes soldats chinois sont venus chercher l'instruction militaire moderne.

Trois élèves d'une école militaire chinoise ont été admis à faire un stage de trois mois, comme simples cavaliers, au 4<sup>e</sup> hus-

sards à Meaux. Ils entreront ensuite à l'école de Saint-Cyr, dont ils suivront les cours pour obtenir le grade d'officier.

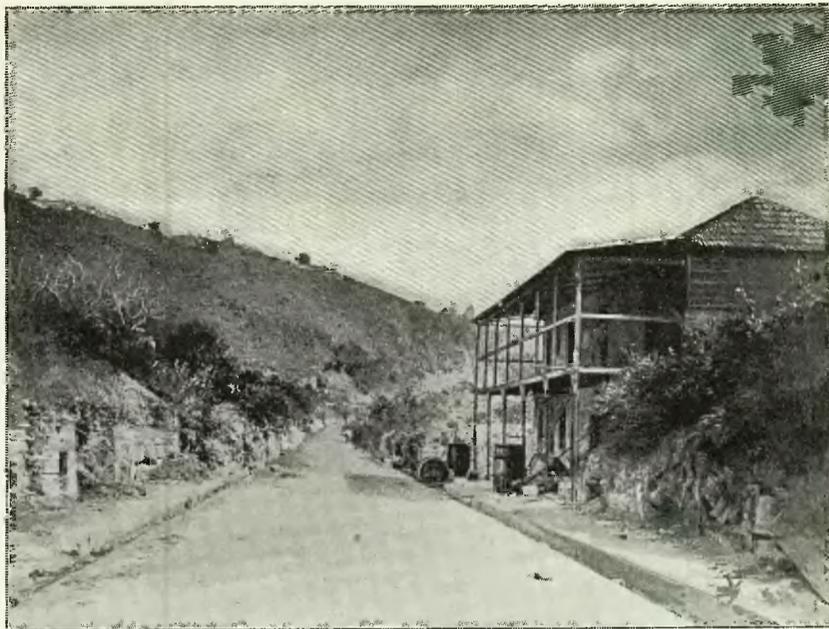
Ces trois jeunes gens paraissent représenter ce que l'on pourrait appeler les trois classes dirigeantes du Céleste Empire. M. Lao-Tsang est fils d'un général ; M. Tang-Tsai a pour père un grand mandarin de la cour ; M. Tsing-Hou-You doit le jour à un grand négociant.

#### DANS LES RUINES DE SAINT-PIERRE.

Il y a cinq ans, le 8 août 1902, une formidable éruption du Mont-Pelé détruisait complètement la ville de Saint-Pierre, et l'on n'a pas oublié l'aspect de désolation que présentaient les ruines dont *L'Illustration* publia des vues photographiques si saisissantes, prises peu de jours après la catastrophe.

Bien que la période écoulée depuis cette époque soit relativement courte, la région comprise dans la zone de dévastation du volcan commence déjà à se repeupler ; attirés par la fertilité du sol, des habitants y reviennent en nombre, quoique le gouvernement local n'encourage guère cet excès de confiance.

M. Raibaud, gérant de la rhumerie Saint-James, et quelques autres ont réoccupé les environs de Saint-Pierre ; dans la ville même, parmi les ruines envahies par la végétation, s'élève une construction neuve presque entièrement achevée : elle appartient à M. Morin, qui compte y ouvrir un hôtel.



A SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE. — La première maison en reconstruction, dans la rue Victor-Hugo déblayée.

ses observations, on peut admettre les trois faits suivants :

1<sup>o</sup> Tous les gîtes pétrolifères qui se trouvent dans les terrains relativement récents, sont situés dans les zones à séisme maximum ou dans leur voisinage immédiat ;

2<sup>o</sup> Il peut y avoir, dans les zones séismiques, des gisements pétrolifères dans les terrains relativement anciens, mais c'est l'exception ;

3<sup>o</sup> Les gisements pétrolifères connus en dehors des zones séismiques sont situés dans des terrains anciens ; en outre, ils se trouvent dans des régions qui furent autrefois soumises à des séismes importants.

Il suffit, en effet, de parcourir du regard une mappemonde pour voir que cette concordance existe du Japon aux Philippines et à Sumatra ; puis dans la région de l'Himalaya et du haut Indus où la présence du pétrole est constatée ; autour du golfe Persique d'où, par le Caucase, nous arrivons aux Carpathes. Même observation pour l'Amérique du Nord, de la Californie à l'Alaska ; et, pour l'Amérique du Sud, des côtes de la Bolivie aux Antilles.

Ces coïncidences semblent trop nombreuses pour être dues au hasard et elles appellent une explication des savants.

#### LE NOUVEAU PONT DE NEW-YORK.

Un nouveau pont métallique gigantesque est actuellement en construction sur l'East River.

Il réunit Manhattan, le centre de l'agglomération, à Long Island, en passant par-dessus l'île de Blackwell, à 30 mètres au-dessus du sol.

L'ouvrage, approches comprises, aura un développement de 2.500 mètres, dont 1.140 pour le pont proprement dit.

Celui-ci comprend deux travées de rives, et une travée centrale de 180 mètres au-dessus de Blackwell Island, réunies par deux travées situées au-dessus des deux bras de mer qu'on appelle l'East River,

#### LE VOISINAGE DES RÉGIONS PÉTROLIFÈRES ET DES ZONES DE TREMBLEMENT DE TERRE.

M. Tassart vient de signaler à l'Académie des sciences la relation, au moins apparente, qui existe entre la distribution des régions pétrolifères et la répartition des zones séismiques. D'après le résultat de



Trois jeunes Chinois enrégimentés au 4<sup>e</sup> hussards, à Meaux.

et avec les longueurs respectives de 360 et de 300 mètres.

Un tablier du pont doit supporter quatre voies de tramways et une voie charretière ; et un second tablier comportera deux voies ferrées et deux trottoirs.

La construction de ce pont doit consommer 50.000 tonnes d'acier ; et son coût est prévu à 100 millions de francs.

#### QU'EST-CE QUE L'AIR CONFINÉ ?

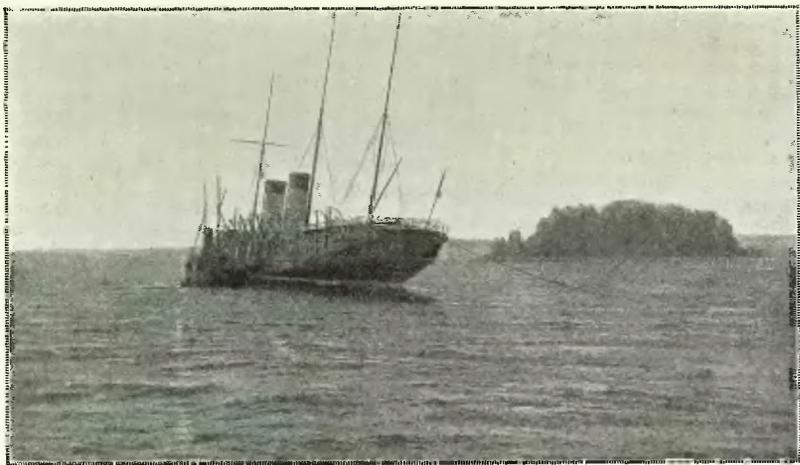
L'air confiné, d'après les recherches de M. H. Henriot, est l'air qui, ayant servi à beaucoup de personnes, s'est chargé de produits exhalés par les poumons avec la vapeur d'eau. Ces produits qui, par litre d'eau de condensation de l'haleine, forment un résidu de 45 centigrammes, se présentent, quand on a fait évaporer l'eau, sous forme de cristaux, en partie minéraux, en partie organiques, car la flamme les brunît par endroits. Leur composition n'est pas indiquée, mais il est certain qu'en solution dans un peu d'eau, ils constituent un excellent bouillon de culture pour microbes. C'est pourquoi les enceintes où il y a eu beaucoup de personnes sentent mauvais. La vapeur émise par les poumons se condense sur les parois et sur les objets, et si ces parois et objets ne peuvent être rendus absolument secs, des microbes profitent de la circonstance et élaborent des gaz mal odorants.

On comprend très bien, dès lors, pourquoi les pièces où s'enferment de nombreuses personnes conservent une mauvaise odeur, même après ventilation. Beaucoup de vapeur d'eau s'est condensée sur les murs, tentures et meubles. Elle s'évapore, en partie au moins, quand on ventile : mais le résidu sec ne s'évapore pas. Il reste sur place, et pour peu qu'il conserve un peu d'humidité, il sert de bouillon de culture aux microbes qui abondent dans l'air et qui donnent la mauvaise odeur.

On a souvent remarqué que de deux enceintes, l'une sent moins mauvais que l'autre. Cela est très compréhensible et s'explique par les différences de température. Là où l'on ne chauffe pas, la condensation de liquide est peu de chose. Là où l'on chauffe, elle est abondante. Dans un cas, par conséquent, il reste peu de résidu aux murs ; dans l'autre, il en reste beaucoup. Si l'on veut éviter que les enceintes où il y a beaucoup de monde aient la mauvaise odeur que l'on sait, même après ventilation, il faut ou bien les ventiler abondamment pendant les réunions, et c'est ce que l'on fait à la Chambre des députés, ou bien les laver à grande eau, de manière à dissoudre le résidu resté aux murs, tentures, papiers, meubles, etc. Dans le Métro, où l'on ne lave pas, et où la ventilation est insuffisante, il est probable que la mauvaise odeur sera permanente. On n'évacue pas les produits respiratoires à mesure qu'ils prennent naissance, et on ne les déduit pas ensuite.

#### LE SÉRUM CONTRE LA MALADIE DES CHIENS.

Plusieurs lecteurs, à la suite d'une information que nous avons publiée sur le sérum Dassonville, de Wissoeq, nous demandent où ils pourraient se procurer ce remède. S'adresser à : Sérum antigourmeux, 3, passage Dechambre, à Paris.

Le yacht impérial russe *Standart* échoué. — Phot. Drankov.

## L'ÉCHOUAGE DU « STANDART »

Au cours de la croisière que l'empereur et l'impératrice de Russie, accompagnés de leurs enfants, effectuaient sur les côtes de Finlande, leur yacht *Standart* a touché un écueil et s'est échoué, le 11 septembre, à l'entrée du golfe de Bothnie, à 19 kilomètres de Hangö. Un steamer de sauvetage se porta immédiatement, avec les bâtiments de l'escorte, au secours du navire fortement incliné à bâbord ; la famille impériale et les personnages de sa suite, parmi lesquels se trouvaient le général Dudeline, commandant des palais impériaux, et l'amiral Birleff, purent s'embarquer sans encombre à bord de l'avisio *Asia*. Le *Standart*, qui a un tirant d'eau de 6 m. 30, avait rencontré, au milieu du canal de Transund, mesurant 9 mètres de profondeur, un petit récif recouvert seulement de 5 m. 40 d'eau ; il n'a pas fallu moins de huit jours de travail pour le renflouer. De l'enquête rigoureuse ouverte sur les causes et les responsabilités d'un pareil accident, arrivé au yacht impérial naviguant dans les eaux russes, commandé par le contre-amiral Nilof et guidé par un pilote, il résulterait que le malencontreux récif ne figure pas sur les cartes hydrographiques.

## L'ANCIENNE PRINCESSE LOUISE DE SAXE REMARIÉE

Les secondes noces de l'ex-princesse héritière de Saxe ont été célébrées mercredi au Register Office du Strand (Londres). Seuls, les trois témoins exigés par la loi anglaise, parmi lesquels M. William Le Queux, un des plus brillants romanciers d'Angleterre, assistaient à cette cérémonie qui fait de la trop exubérante comtesse Montignoso, l'épouse de M. Enrico Toselli, professeur de musique, — elle qui devrait porter aujourd'hui sur son front la couronne de Saxe ! D'après les déclarations faites par les deux fiancés à l'officier de l'état civil, le jeune époux n'a que vingt-quatre ans. L'ex-princesse aurait donc treize ans de plus que son mari.

Le plus intéressant en tout ceci est le cas de la petite princesse Monica, dont le roi de Saxe et le pianiste Toselli vont se disputer la garde.

## LE FILS DU KRONPRINZ

Le prince impérial d'Allemagne, Frédéric-Guillaume, qui a épousé, il y a deux ans, la duchesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin, a vu naître son premier enfant le 4 juillet 1906. C'est donc aujourd'hui un heureux père



Le kronprinz d'Allemagne et son fils le prince Guillaume-Frédéric. — Phot. Selle et Kurtze.

de vingt-cinq ans, et d'autant plus fier de sa jeune paternité qu'il a, dès le début, la satisfaction de faire sauter sur ses genoux un garçon capable d'assurer la continuité de la dynastie. On semble, d'ailleurs, préparer sans retard, le petit prince Guillaume-Frédéric à son rôle

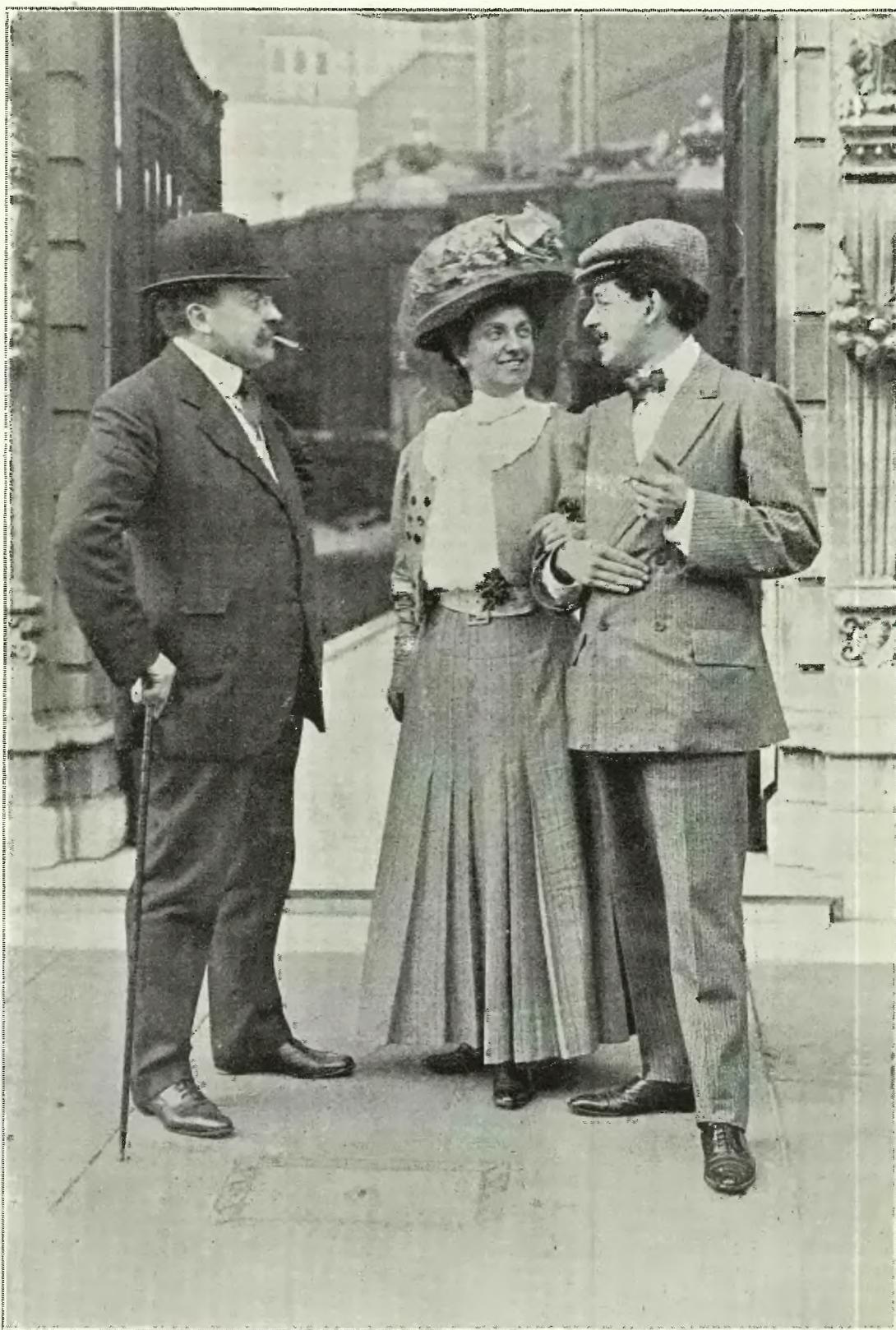
futur en militarisant précocement son costume : ne comptant pas encore quinze mois, et atteignant à peine la hauteur de la botte paternelle, il porte déjà sa première culotte garnie de sous-pieds — et une capote de soldat. Son initiation à l'esprit militaire allemand n'aura pas attendu le nombre des années.

## UNE NOUVELLE ÉTOILE DRAMATIQUE

L'attraction du théâtre s'exerçant de plus en plus sur les esprits, notre personnel d'artistes dramatiques vient de s'enrichir d'une jeune et brillante recrue, portant un nom des plus réputés dans le monde de l'aristocratie industrielle : M<sup>me</sup> Alice de Ricqlès, veuve d'un des directeurs de l'usine d'alcool de menthe.

M<sup>me</sup> de Ricqlès, chez laquelle fréquentaient littérateurs et artistes, a résolu de manifester en public son talent de comédienne, seulement connu et apprécié jusqu'ici dans des cercles d'amateurs. Sous le pseudonyme d'Alice Collins, elle est allée jouer *La plus faible*, de M. Marcel Prévost, à Anvers ; les applaudissements qui l'y ont saluée l'ont confirmée dans sa résolution, et elle vient d'interpréter, à l'Alcazar de Bruxelles, le rôle créé par M<sup>me</sup> Jeanne Granier dans *la Veine*, de M. Alfred Capus ; les échos de théâtre bruxellois nous apprennent qu'elle a remporté un véritable succès.

Et déjà l'on annonce qu'elle paraîtra cet hiver dans un rôle important, sur une de nos grandes scènes parisiennes, afin d'y recevoir la consécration à laquelle aspirent toutes les artistes.

Mlle Alice Collins (M<sup>me</sup> Charles de Ricqlès).  
Phot. Klary.

M. William Le Queux.

M<sup>me</sup> et M. Toselli.

Le nouveau mariage de l'ancienne princesse Louise de Saxe,